

JEU SUR TAMBOURS
ET TAMBOURINS

Olga Tokarczuk

JEU SUR TAMBOURS
ET TAMBOURINS

Suivi de

L'ARMOIRE
et autres nouvelles

Traduit du polonais
par Maryla Laurent

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

La traductrice a bénéficié d'une résidence d'écriture à la Villa Marguerite Yourcenar, Département du Nord, pour son travail à la version française du présent volume.

Titre original : *Gra na wielu bębenkach*

Copyright © Olga Tokarczuk 2001

Et : *Szafa*

Copyright © Olga Tokarczuk 1997

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2023 pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-821-8

Ouvre les yeux, tu n'es plus en vie !

C. venait de s'acheter un livre, attirée par le dessin de couverture où, sur un fond sombre couleur de sang séché, un escalier menait à une porte entrouverte, à peine esquissée, qui laissait passer un rai très fin, aiguisé comme une lame, de lumière éclatante. En outre, C. avait reconnu le lettrage du titre : des caractères jaunes aux formes anguleuses. Le bouquin faisait partie de sa série noire préférée. Des années plus tôt, C. avait commencé par lire les romans d'Agatha Christie avant de se sentir brusquement lassée de leur impeccable engrènement : crime, enquête, identification du coupable. Comme si, par sa limpidité et par l'absence d'interférences, la construction du polar n'autorisait aucune échappatoire. Elle ne supportait plus les personnages en papier mâché, utilisés comme des pions, disposés sur la scène pour être déplacés au gré de l'idée magistrale qui venait à la romancière. Il était vraiment bizarre que, dès le départ, cette dernière soit la seule personne informée de cet ordre clos sur lui-même – le crime toujours suivi du châtement –, et qui pour autant ne se départait aucunement du désir de tisser patiemment son récit. D'un ennui mortel, se disait C.

Elle ne savait pas ce dont elle avait envie. Elle ignorait ce qu'elle cherchait sur les étagères de la bibliothèque de son

quartier ou dans les librairies. Si elle avait dû le préciser, elle aurait certainement levé les yeux au ciel, avancé les lèvres comme pour une moue dubitative et fait des cercles impuisants avec les mains. Elle était en quête de vraies gens et de meurtres plus corsés. Avec des motivations plus compliquées, des preuves qu'un enquêteur n'envisagerait jamais. Non, non, pas du sang et des macchabées ou des massacres cauchemardesques. Il y en avait suffisamment à la télévision ! Elle désirait quelque chose d'atypique, avec un schéma pas tout à fait clair qui affleurerait juste, de temps à autre, pour se rappeler au bon souvenir du lecteur. C. avait également envie de quelque chose qui la concernerait, qui la secouerait par les épaules, l'empêcherait de dormir. Voilà qui était difficile à expliquer aux bibliothécaires ou aux libraires.

– J'hésite, disait-elle en retournant chaque livre entre ses mains, mais elle finissait toujours par le prendre.

La lecture de romans policiers était, somme toute, agréable. C'était un peu comme faire le ménage ou ranger les tiroirs. Petit à petit, le chaos se transformait en ordre. Seulement, l'ordre devient parfois lassant.

C. emportait donc chez elle un filet à provisions rempli de bouquins de la bibliothèque locale. Elle les lisait avidement dans sa cuisine comme dans le métro. Deux ou trois par semaine. D'auteurs moins connus, également. Certains étaient bons, d'autres absolument nuls. Elle goûta aux policiers à ambition littéraire, avec un deuxième niveau de lecture pas toujours évident. Elle tâta de thrillers étranges, pareils à des plantes transgéniques. Elle essaya les polars-puzzles, les polars-sagas. Elle mit à nu les polars-matriochka dans lesquels chaque chapitre ouvrait de nouveaux tiroirs avec d'autres histoires en apparence indépendantes de l'intrigue principale. C. se plongea également dans des polars-essais-sur-ceci-ou-cela, chargés d'effets de manche érudits, de références qu'elle aurait dû comprendre, mais ne comprenait pas. Elle se débattit avec des ouvrages qui se piquaient de ne pas être uniquement des romans noirs, mais des traités d'érudition ou de morale. Il y avait aussi des polars criminels qui mettaient en pièces les principes du genre, qui en faisaient un hachis écœurant pour le lecteur et, pire encore, dévoilaient le coupable en contournant tout le rituel de l'enquête. Ou encore d'autres

où chaque phrase était dorlotée, mais le meurtre repoussé au second plan, autant dire des séries noires éprises de leur beauté comme des célimènes devant leur miroir. Mais aussi, par exemple – et à cette seule idée, C., offusquée, serrait les mâchoires et sentait monter en elle de la colère –, des polars qui décrivaient le meurtre dans ses moindres détails, mais sans jamais dévoiler le coupable ! Quelle perversion ! Dans les librairies, il y avait de plus en plus de ces romans bâtards : polars-techno, polars-science-fiction ou polars à l'eau de rose. C. lisait tout. Au moins elle, elle restait loyale. Il ne lui arrivait jamais de commencer un livre sans le finir. À ses yeux, lire la première phrase équivalait à signer un contrat ou à prêter serment d'aller jusqu'au bout. Il n'y avait pas moyen de se dédire. Tant que toute la lumière n'était pas faite sur le meurtrier.

Dans le métro qui la ramenait chez elle, elle lut les premières pages d'un nouveau livre et constata avec satisfaction que le récit commençait très bien. Il y avait tout ce qu'elle aimait : un espace décrit avec précision et réalisme, des objets dépeints avec l'amour du détail, une description percutante des personnages. Elle était reconnaissante à l'auteur parce qu'il avait évoqué la calvitie d'un personnage ou un pantalon de velours froissé. Grâce à cela, après quelques paragraphes, elle était en mesure de se représenter les choses sur les vitres sombres du wagon où clignotaient des lumières éparpillées.

Il y était question d'une rencontre d'auteurs de thrillers dans un château pas très grand, mais magnifiquement situé dans les Flandres. La propriétaire du domaine et initiatrice de cette réunion peu commune était la reine du genre, Ulrika, déjà âgée de plus de quatre-vingts ans.

Inspirée par plusieurs phrases d'une description assez précise, C. imagina une vieille dame, desséchée comme un sarment, avec de longs doigts osseux. Ulrika ressemblait ainsi à Barbara Cartland, peut-être parce qu'elle aussi avait écrit plusieurs dizaines de livres qui l'avaient rendue célèbre. La soie bleue des robes d'Ulrika parées d'un peu trop de bijoux en or s'imposa avec insistance. Allez savoir pourquoi, C. se figura qu'une telle personne devait dégager une senteur de foin, l'un des parfums qui se dissipent le plus facilement de tous.

Ulrika était flamande, le domaine appartenait à sa famille depuis des siècles, mais, depuis le carnage d'Ypres, il était moins attractif. On disait que le sol y dégagéait des miasmes de cadavre.

C. jeta un regard à son voisin, qui avait un petit chat dans un panier sur ses genoux, et elle se dit qu'il lui faudrait vérifier de quel massacre il s'agissait. Était-ce lors de la Première Guerre mondiale avec l'usage de l'ypérite ? Très certainement.

La célèbre auteure avait décidé par testament que, après sa mort, le château et son parc de marronniers deviendraient une résidence pour écrivains de romans noirs. Au rez-de-chaussée, près de l'entrée, une salle serait dédiée à la donatrice, à ses livres, à sa vie. Avec des photographies, une vitrine présentant ses manuscrits et la collection de ses romans dans de nombreuses langues. Elle mettait à la disposition des résidents sa bibliothèque personnelle, le parc, une très belle Renault, ainsi que la meilleure des cuisinières de Flandres (longue vie à cette dernière !). À l'étage, les chambres petites et sombres, l'une à côté de l'autre comme des cellules, donnaient sur un couloir étroit et allaient servir aux futures générations de romanciers pour la plus grande gloire du genre policier.

C. dut malheureusement interrompre sa lecture juste au moment où on allait accueillir le premier arrivant en gare de Bayenne, la plus proche du domaine. Il lui plut qu'une voiture ait été envoyée le chercher. La Renault bleu marine. Ce premier invité était justement l'homme à la calvitie et au pantalon en velours usé.

Avec ses filets de courses, C. se hissa au troisième étage, jusqu'à son appartement. Elle ouvrit la fenêtre et l'odeur encore suave et incertaine du printemps s'engouffra dans la pièce. Au passage, C. remarqua quelques petits pucerons sur les feuilles du croton qui, sans déboires majeurs, avait passé l'hiver. Ensuite, elle donna à manger à son chat, mit de l'eau à chauffer pour les pâtes et, en attendant l'ébullition, elle s'assit sur un tabouret de la cuisine pour poursuivre sa lecture.

L'homme s'appelait Longfellow, c'était un célèbre auteur anglais de romans policiers. Fatigué par un voyage interminable, il ne songeait qu'à s'allonger pour une petite sieste avant le dîner. Néanmoins, il observait les paysages tristes et

brumeux du nord de la France avec curiosité. Il lui sembla que ceux-ci conviendraient surtout à la rédaction d'histoires d'horreur sentimentales.

– Est-il exact que dans le voisinage se trouve un immense cimetière militaire anglais ? demanda-t-il au chauffeur corpulent qui, devant la gare, l'avait aidé à charger ses deux grandes valises.

Désormais au volant, celui-ci confirma gravement, en tournant tout son buste vers lui. Les roues de droite empiétèrent dangereusement sur le bas-côté de la chaussée, et Longfellow poussa un cri.

Le conducteur présenta des excuses pour son embardée, puis resta silencieux. Ce fut également sans un mot qu'il monta les valises à l'étage, où il indiqua à l'arrivant sa chambre.

Au moment où Longfellow y pénétrait, l'eau pour les pâtes se mit à bouillir et C. prépara le dîner. Dès lors, il n'était plus question de lire ; les enfants rentrèrent de l'école, allumèrent partout, mirent la télé, puis son mari, grincheux et malheureux à son habitude, arriva lui aussi. Une fois la vaisselle terminée, C. sortit la planche à repasser et consacra la soirée à cette corvée, pénible entre toutes. Elle ne reprit son livre que tard dans la nuit. Son mari dormait déjà, il émettait de tristes ronflements pareils à ceux d'un petit garçon contraint de porter sur ses épaules tout le poids du monde.

Longfellow demanda du thé, puis déballa ses affaires avant de regarder sa chambre de plus près. La façon dont elle était aménagée reflétait la sévérité des gens du Nord : un grand lit double, une table de travail et une belle armoire ancienne. La fenêtre donnait sur le parc qu'éclairait la couleur violette du couchant. Les feuilles déjà jaunies des marronniers irradiaient d'une lumière orange. L'Anglais remarqua avec déplaisir que sa chambre était dépourvue de salle de bains et qu'il lui faudrait, pour en trouver une, aller tout au bout du long couloir. Son thé arriva accompagné de petits sablés soigneusement disposés sur une petite assiette en porcelaine.

Après une brève hésitation, dans le noir, C. alla à la cuisine. Évidemment, chez elle, il n'y avait pas de petits sablés dans le buffet. Elle se contenta de quelques bâtonnets d'apéritif rances. Au même moment, Longfellow rêvait d'un verre de whisky, mais il décida de ne pas descendre avant le dîner.

La deuxième personne arrivée ce soir-là était Anne-Marie du Lac. En dépit de ses mains complètement glacées, elle rangea sa voiture décapotable avec adresse devant le perron, au bout de l'allée. C. n'avait pas appris grand-chose d'elle pour le moment. Dans les livres d'Anne-Marie du Lac, les enquêteurs étaient toujours des enquêtrices dont la perspicacité était supérieure à celle de leurs collègues masculins. Anne-Marie fumait la pipe et ne renonçait jamais à porter un couvre-chef fantaisiste. Parfois c'était un bonnet en feutrine, d'autres fois une coiffe singulière en raphia avec des plumes d'oiseaux, d'où dépassaient des mèches raides de cheveux gris. Il se disait qu'Anne-Marie du Lac était l'une des femmes les plus intelligentes de France. Les personnages de ses romans échangeaient des propos pleins d'esprit. Seule femme parmi les invités, elle eut droit à une chambre avec salle de bains.

C. s'endormit alors qu'elle cherchait à s'imaginer cette pièce féminine, claire, aux tapisseries blanc cassé. Les longs doigts de la Française qui tournaient les robinets de laiton en forme de tête de poisson furent la dernière image qu'elle eut le temps de voir.

Le matin, C. ne parvint pas à lire la moindre page. Elle alla au travail dans un métro tellement bondé qu'elle s'en sentit presque mal. La cohue la porta directement vers la sortie et la pluie printanière étincelante. C. réfléchissait déjà à ce qu'elle devait faire dans la journée. Alors qu'elle traversait en courant le plus grand carrefour de la ville luisant d'humidité pour rejoindre son bureau, un de ses talons plia sur la chaussée mouillée et glissante. Ce qui la contraignit à poser les pieds avec prudence pour qu'il ne se détache pas totalement. Ensuite, ce ne fut que bruissement de papiers, vaines tentatives pour fermer les radiateurs, migraine tant l'air aride déshydratait sa tête comme il l'aurait fait d'un épi de maïs. Présentation du nouveau programme de crédits. C. ne cessait de décoller son corsage blanc en viscose de sa peau en sueur. La fraîcheur bleutée des soies d'Ulrika se rappela à son souvenir, C. rêva de la Flandre. Non, elle ne pourrait pas lire paisiblement ce jour-là, le soir elle devait accompagner son mari à un dîner chez des amis qui venaient d'emménager. À la pause de midi, tandis que ses collègues étaient descendus

au bar ou mangeaient en silence leurs sandwiches, C. sortit de son sac à main le polar pour s'enfermer dans les toilettes et s'adonner à la lecture.

Dans le roman, le dîner était à vingt heures. Ils étaient tous arrivés. Ulrika, grisonnante, parée de bijoux dorés étincelants, toute de bleu vêtue, avec un fume-cigarette d'une longueur inouïe, sûre d'elle, dominatrice, ironique, tenait des propos acérés comme le fil d'un rasoir. Une vague suspicion de cruauté se cachait entre les lignes des quelques phrases qui la décrivaient. Mais peut-être était-ce juste une impression qu'avait C. Longfellow, quant à lui, semblait encore un peu ensommeillé, paumé, ni vieux ni jeune, vêtu en bon Anglais d'un veston en velours côtelé, aux coudes renforcés de cuir. Anne-Marie, pimpante (ah ! comme ce mot plaisait à C., même si elle ne savait pas exactement ce qu'il signifiait), mince, toute en souplesse, dans une longue jupe plissée et un pull blanc, saluait affectueusement la maîtresse des lieux, telle une fille sa mère. Ou peut-être plutôt une petite-fille sa grand-mère ? Son sourire éblouissant, qui dévoilait sans réserve les détails de sa bouche, semblait dire : « Voyez, je n'ai rien à cacher ! » Il y avait également monsieur Frucht, un homme grêle, dissymétrique, aux gestes anguleux. En le regardant, on cherchait malgré soi une infirmité discrète, non sans constater qu'il n'en avait aucune. Pour finir, et de quelle manière ! il y avait le jeune Américain, noir de peau, mince et beau. Il fut dit que Longfellow, à cause de sa myopie, avait failli le prendre pour un laquais. Ce Lou Je-ne-sais-quoi (C. avait toujours du mal à retenir les noms anglais, elle connaissait peu les langues étrangères) était une nouvelle connaissance d'Ulrika. Celle-ci affirmait qu'il écrivait les meilleurs thrillers d'Amérique et qu'il avait un bel avenir devant lui. Elle résuma son roman le plus récent, *Les Arbres divins*, où une petite vieille en fauteuil roulant, doyenne de sa famille, assassinait ses descendants gênants d'une façon astucieuse, avec de l'extrait de muguet ajouté au thé de quatre heures. Le jeune auteur souriait, content de lui, en écoutant ces compliments. En guise d'entrée, l'on servit des brochettes de légumes accompagnées d'un vin dont le nom ne disait évidemment rien à C. La vieille dame menait la conversation.

Elle semblait tenir tous ses hôtes entre ses mains comme autant de serviettes en papier.

À table avec eux se trouvait également la silencieuse mademoiselle Schatzky, la dame de compagnie d'Ulrika, qui était aussi sa secrétaire, sa femme de chambre et, indéniablement, sa tête de Turc. C'était une quadragénaire pulpeuse et terne comme une gaufre saupoudrée de cendres. Un grand col en dentelle détournait l'attention de son visage maternel et soucieux. Lorsque l'on s'adressait à elle, elle rougissait, elle se colorait comme un gâteau en train de cuire, elle s'empourprait comme une rose, elle piquait un fard en gelée de framboise. L'instant d'après, mademoiselle Schatzky se fanait à nouveau. Ulrika était plus que méchante avec elle.

Alors qu'elle était dans le métro du retour, toujours attentive à son talon abîmé, C. apprit qu'un jeu de l'Assassin était prévu. Elle fut quelque peu étonnée qu'au lieu d'une aimable discussion sur l'objectif de la conférence, l'avenir du roman noir dans le monde ou encore la malhonnêteté des éditeurs et le manque de dynamisme des agents littéraires, les invités s'installent tout simplement sur les canapés du salon pour jouer. À l'évidence, c'était pour que le lecteur ait la possibilité de mieux les observer. Une intrigue devait se nouer. Déjà, les premières indications subtiles et ambiguës devaient tomber. C. se mit à lire avec une attention soutenue. Si elle avait eu les deux mains libres, elle les aurait frottées l'une contre l'autre avec satisfaction : ça commençait. Mais elle tenait le livre dans sa main gauche et, dans la droite, les anses de son filet à provisions. Du coin de l'œil, elle vit s'asseoir à côté d'elle un homme vêtu de cuir qui tenait un Dobermann par une courte laisse. Le chien la regarda sans aménité.

Le principe du jeu était que tout le monde devait fermer les yeux tandis que le Meneur tournait autour des participants pour désigner l'Assassin en le touchant du doigt. Après cela, l'Assassin choisissait du regard la Victime, ce que seul le Meneur pouvait voir, évidemment. Ce dernier prononçait alors le prénom de celle-ci à voix haute. À ce moment-là, tout le monde ouvrait les yeux et la phase réelle du jeu démarrait ; autrement dit l'Enquête. Il fallait que tous se mettent d'accord afin de désigner l'Assassin. S'ils se trompaient, celui-ci

tuait à nouveau. S'ils visaient juste, le Meneur choisissait un nouvel Assassin.

C. commença par ne pas vraiment comprendre les règles et, à vrai dire, tout cela lui sembla assez alambiqué. Elle devina pourtant bientôt le projet du narrateur. Il s'agissait de livrer au lecteur une dose suffisante d'informations sur les personnages et les relations qui existaient entre eux. Elle le prit en bonne part. Qu'ils jouent !

Frucht fut la première victime, et c'était Ulrika qui animait le divertissement. Évidemment !

– Ouvre les yeux, Frucht, dit-elle. Tu n'es plus en vie.

Frucht semblait désagréablement surpris d'avoir été le premier assassiné. Il avança les lèvres pour lamper une grande gorgée de cognac.

– Allons-y, les pressa la maîtresse de maison. Lequel d'entre vous pouvait avoir une raison d'assassiner monsieur Frucht ?

– Ne parlons peut-être pas d'« assassiner », réagit soudain Lou, semblant reprendre conscience. Disons plutôt « éliminer », « mettre hors-jeu », je ne sais pas, moi. « Assassiner » sonne mal. Toute personne qui assassine ne pense pas « assassiner », vous le savez parfaitement. Qui plus est, je ne veux pas être « assassiné ».

– Ce ne sont que des mots, fit à mi-voix Longfellow. Allons, il faut avoir un peu d'humour, l'ami !

Le reste de l'assemblée resta insensible à la remarque de Lou et, entre parenthèses, il était indiqué qu'Anne-Marie avait pensé de l'Américain qu'il était « encore un de ces dépressifs ».

– Monsieur Frucht a été assassiné par John, John Longfellow, parce qu'il a une plus belle chambre que ce dernier. Plus près de la salle de bains, déclara Anne-Marie.

Longfellow, dans son rôle de suspect, conserva un impeccable visage de marbre, tandis qu'Ulrika souriait :

– Pas mal pour un début, mais je préférerais des mobiles plus convaincants.

– La jalousie, lança mademoiselle Schatzky non sans hésitation avant de piquer un fard.

– Ai-je le droit de me défendre ? demanda Longfellow.

Ulrika acquiesça.

– Défends-toi, bien sûr. C'est un principe. Défends-toi, même si tu es coupable, cherche à nous induire en erreur, efface tes traces. Sinon, l'ennui nous guettera.

– Je ne pense pas que la jalousie comme mobile puisse être prise au sérieux, commença l'Anglais. En quoi pourrais-je jalouser monsieur Frucht, la salle de bains exceptée ? En France, un polar n'aura jamais l'importance et le poids qu'il a dans mon pays. Cela se répercute directement sur le respect dont bénéficient les auteurs. J'ai une notoriété, j'ai écrit vingt-quatre livres et ils sont traduits dans de nombreuses langues. Il se dit de moi que mes thrillers sont des classiques du genre...

Frucht lui coupa la parole :

– Pour ma part, je n'écris pas de thriller. Je conçois des romans, des divertissements, je m'amuse avec la langue, je fais appel à l'érudition du lecteur, j'évoque les thèmes mythologiques. Je tire parti des possibilités du genre pour un jeu littéraire avec le lecteur. Ce ne sont pas de simples polars comme ceux de...

Là, il s'interrompit pour fixer le fond de son verre. Ulrika le rappela à l'ordre :

– La victime se tait. C'est écrit dans les règles.

Sur ce, C. dut malheureusement interrompre sa lecture pour descendre à sa station de métro. Elle avait envie de lire en marchant jusqu'à sa porte, mais elle se dit que dans l'état où était son talon, ce ne serait pas prudent. Le jeu lui plaisait. Si l'on y jouait sérieusement, ce pourrait être une sorte de psychothérapie collective. Elle songea qu'un jour elle pourrait le proposer à sa famille. Son mari n'échangeait avec eux guère plus de cinq mots par jour, son fils aîné n'était quasiment jamais à la maison, sa fille s'enfermait dans sa chambre pour écouter une musique sinistre et répétitive. Jusqu'au chat qui passait des journées entières sur le balcon à fixer les tours d'en face avec une mélancolie toute animale. Qui d'entre eux aurait tué le chat ?

Pour le repas, elle prépara vite fait des lasagnes en boîte ; puis elle repassa sa robe du soir. Ensuite, la recherche de la chemise préférée de son époux dura un moment. Elle était sale, fourrée derrière le radiateur de la salle de bains.

– Je lis un livre intéressant, dit C. à son mari dans le taxi, mais celui-ci parlait déjà avec le chauffeur de la supériorité des moteurs au gaz sur ceux à l'essence.

La nouvelle demeure de leurs connaissances était tellement belle que C. en ressentit de la tristesse. L'hôtesse leur fit visiter les pièces qui sentaient encore la peinture fraîche et le bois, elle leur montra les deux salles de bains. La plus grande avait une baignoire pour deux et C. eut brusquement envie de prendre un bain dans une chose pareille. Verser du savon moussant dans l'eau pour passer des soirées entières à lire allongée, une coupe de champagne posée sur le rebord carrelé. Avec fierté, leur hôte alluma un feu de bois dans la cheminée toute neuve. L'instant d'après la pièce s'emplit de fumée, mais on ouvrit aussitôt les fenêtres donnant sur le jardin pour faire entrer un air printanier, fleurant bon la terre du soir. C. aida la maîtresse de maison à apporter les salades et à mettre du pain dans la panière. Les hommes étaient debout sur la terrasse à fumer en discutant des différents types de toiture.

Après quelques bouteilles de vin, le visage rougi, les deux couples étaient assis près de la cheminée à « habiller pour l'hiver » leurs amis absents. C. songea que le moment serait approprié pour jouer à l'Assassin. Elle le leur proposa et leur expliqua les règles du jeu. Ils acceptèrent non sans réticence. Au départ, c'était C. qui devait être la Meneuse. Elle poussa du doigt son hôte dans le dos, lui assignant ainsi le rôle d'Assassin. Il tua aussitôt sa femme. Le jeu ne marcha pas parce que tous découvrirent immédiatement la vérité.

– C'est un jeu idiot, lui dit son mari. Jouons aux Ambassadeurs plutôt.

– Pourquoi devrions-nous jouer à quelque chose, protesta l'hôtesse, nous nous voyons si rarement, dommage de perdre du temps à jouer.

Ils ouvrirent donc encore une bouteille de vin, puis, le verre à la main, ils s'intéressèrent aux rhododendrons et forsythias nouvellement plantés.

Ils rentrèrent chez eux à minuit passé. C. emporta son livre au lit, mais juste pour apprendre que les écrivains continuaient à jouer. Cette fois, la Victime était mademoiselle Schatzky et Lou soupçonnait Longfellow. Il aurait tué par vengeance. Trop simple, songea C., mais la tête lui tournait, aussi posait-elle son roman sur le sol, à côté du lit, et elle s'endormit.

Elle se réveilla avec la sensation désagréable d'avoir eu une panne d'oreiller, avant de se rappeler, avec soulagement, que c'était samedi. Le soleil pénétrait d'un faisceau lumineux dans la chambre à coucher, faisant impitoyablement ressortir toutes les taches de la moquette grise. Il faudrait la shampouiner, songea-t-elle à moitié endormie. En allant faire du café, C. aperçut le chat assis, immobile sur le balcon. La porte était fermée. Elle l'ouvrit rapidement, le chat entra d'un pas mesuré, sans l'ombre d'une émotion après sa nuit passée dans le froid. Comment les enfants avaient-ils pu oublier le chat ? On ne peut pas même compter sur sa progéniture ! C. fit deux cafés qu'elle emporta dans la chambre. Elle posa le mug de son mari sur sa table de chevet. Au pire, le café serait froid. Quant à elle, appuyée sur un coussin, elle but à petites gorgées la boisson brûlante tout en lisant. Ah oui, c'était exactement cela, elle pourrait vivre ainsi jusqu'à la fin de ses jours, à lire des polars sans quitter son lit.

Dans le roman, la compagnie continuait à jouer. Frucht animait, Lou avait été assassiné. C. tenta de pister ses motivations cachées. Elle était certaine que le narrateur glissait des indices dans le texte, mais elle n'arrivait pas vraiment à les déceler. Devait-elle prendre ce jeu au sérieux ? S'il était décrit aussi minutieusement, il devait avoir un sens au sein de l'action. Quel livre bizarre, songea-t-elle en proie à une impatience croissante.

Il s'avéra que Lou avait été assassiné par Ulrika (ce fut révélé par le narrateur). Les participants ne le découvrirent pas et Ulrika demeura impunie. Ils venaient de désigner Longfellow (tout comme moi, nota C., ravie de sa perspicacité !). Personne n'avait sans doute envisagé qu'Ulrika pouvait tuer l'Américain, sa jeune idole. Et pourtant !

C. était quelque peu surprise. Une nouvelle journée avait commencé dans le roman et rien ne se passait. Chez Agatha Christie, il y aurait déjà eu un cadavre, tandis que là, la maîtresse de céans invitait tout le monde à une promenade. On admira les parterres de roses d'automne couleur crème, on se promena dans les allées, on ramassa d'excellentes châtaignes luisantes. Le repas fut suivi d'un temps libre. Frucht se mit à lire. Anne-Marie prit sa voiture pour aller acheter des cigarettes à Bayenne. L'Anglais opta pour une promenade en

solitaire au cimetière militaire. Ulrika dormait. Mademoiselle Schatzky s'occupait du courrier. Lou, que faisait Lou ? Il était parti à vélo. Ils ne se retrouvèrent tous qu'à l'heure du thé pour recommencer à jouer à l'Assassin.

Selon l'expérience qu'avait C. des polars, à ce point, plus ou moins au tiers du livre, après la présentation des personnages, un crime devrait avoir lieu. Après le dîner, se dit C. Désormais, elle lisait avec une grande attention, consciente que chaque détail pouvait avoir son importance. La moindre petite phrase ou suggestion. Et pourtant, après le repas du soir, ils jouèrent à nouveau en toute innocence ! Lou fut assassiné pour la deuxième fois, mais son visage restait impassible quoi qu'il pût penser. On découvrit très vite, à des signes flagrants, que la coupable était mademoiselle Schatzky (elle avait rougi). D'ailleurs, il semblait qu'elle cherchait plutôt à être démasquée. Ensuite, ce fut Anne-Marie que l'on tua et elle ne manqua pas de clamer qu'il s'agissait d'une conjuration contre les femmes. C. remarqua que, dans les différentes combinaisons de Meneur, Assassin et Victime, Ulrika n'avait encore jamais été la victime. Un peu comme s'il eût été impoli d'assassiner l'hôtesse et célèbre écrivaine, même pour de faux.

Après cela, au salon, ils discutèrent de littérature et de divers moyens de tuer. Tous furent bluffés par les timbres postaux empoisonnés de Longfellow. Une employée de la poste d'une petite bourgade, dans le Yorkshire, élimina ainsi les personnes qui avaient participé à la vente aux enchères de sa maison. Ensuite, tous allèrent se coucher et C. fut certaine que ce serait précisément au cours de cette nuit-là qu'aurait lieu ce qui devait arriver. Elle se demanda qui tuerait qui. Et pourquoi, bien sûr ! Ce fut l'instant où son mari se réveilla. Il tira sur l'édredon et C. renversa la moitié de son café dans les draps. Énervée, elle gagna la salle de bains pour y faire couler un bain. Le bruit dut réveiller ses enfants, car ils vinrent aussitôt pour passer avant elle.

C. ferma les robinets d'eau et alla s'asseoir dans la cuisine à la petite table. Elle était tentée de lire la dernière page (ce qu'elle n'avait jamais fait, au grand jamais !). Toute cette compagnie commençait à l'agacer sérieusement. Au petit matin, tout était comme la veille. Ils étaient juste allés faire un tour,

excepté Ulrika et mademoiselle Schatzky. À Ypres, ils burent de la bière flamande sucrée et mangèrent des crêpes. (C. se dit qu'elle n'avait pas fait de crêpes depuis longtemps.) Au cours de cette excursion, elle apprit qu'Anne-Marie et Longfellow se connaissaient. Du moins laissèrent-ils entendre qu'ils s'étaient rencontrés quelques années plus tôt et liés d'amitié. Frucht les soupçonna même d'un peu plus, ce qu'il confia à Lou. Lou répondit que cela ne les regardait pas. Ensuite, Frucht s'éloigna et ils durent l'attendre. Il revint essoufflé et les pria de l'excuser. Il ne dit pas ce qu'il avait fait. Ils rentrèrent pour le thé, puis restèrent dans leurs chambres tandis que Lou occupa la salle de bains pendant quasiment deux heures.

C. se fit un deuxième café en attendant son tour d'aller faire sa toilette. Toute la famille était levée, les convertibles claquaient, la douche coulait, l'appareil de musculation, tendu avec peine par son mari, chouinait. C. décida de poursuivre sa lecture malgré tout. Elle se dit qu'elle y avait au moins droit le samedi.

Ce soir-là, ils jouèrent à nouveau. Cette fois quelqu'un tua Ulrika, un peu comme s'ils avaient capté la remarque de C. Seul le Meneur (et c'était Lou) savait qui avait tué, mais puisque les autres ne le devinèrent pas, ce ne fut pas élucidé. Ulrika était manifestement ravie. Ensuite, ce fut le tour de Longfellow et de mademoiselle Schatzky d'être assassinés. Ulrika et Anne-Marie semaient la mort. Frucht avait l'air malade, il alla se coucher tôt.

Le matin, tous se réveillèrent en vie et bonne santé. C. le constata, déçue, une fois qu'elle eut vérifié qui était présent au petit déjeuner.

Quelque chose n'allait pas avec ce livre. C. était parvenue à la moitié sans qu'aucun drame ne se fût noué. Rien ne se passait. Ça n'est pas possible, songea-t-elle, avant d'examiner une fois de plus la couverture attentivement. Elle lut l'extrait de recension au dos du livre, où les mots « une expérience inoubliable » et « vous tient en haleine jusqu'au bout » étaient en gras. Elle n'y comprenait rien. Ce devait être un navet. De fait, elle était prête à jeter un œil à la dernière page. Les lecteurs de polars chevronnés savent pourtant que ce serait aussi criminel que de jeter l'enfant avec l'eau du bain, complimenter le jour avant le couchant ou creuser sa propre

tombe avant d'y sauter. Se priver du plaisir de découvrir pas à pas le déroulé de l'histoire, réduire à néant tout le travail de l'auteur, le ridiculiser en faisant fi de ses efforts. C. était une lectrice honnête, loyale envers le genre. Et plus elle était tentée plus elle résistait. Néanmoins, lorsque tous les invités d'Ulrika parvinrent en pleine forme au dîner, C. fut réellement furieuse. Elle abandonna sur le buffet le roman ouvert, couverture vers le haut, pour célébrer le samedi en famille. Elle demanda à son fils de l'aider à faire des crêpes et parvint même à discuter un peu avec lui. Elle envoya sa fille à la pâtisserie et il y eut un thé familial à quatre. Ils regardèrent ensemble une série américaine, mais, à vrai dire, C. n'arrivait pas tellement à se concentrer. Elle pensait à ceux qui étaient enfermés dans le château flamand. Elle songeait à mademoiselle Schatzky, au fait que celle-ci avait dévoué sa vie entière à Ulrika ! Était-il vrai qu'Anne-Marie et Longfellow avaient pu être un couple ? Où donc s'était rendu Frucht ? C. n'aimait guère ce Frucht et elle n'aurait pas été surprise qu'il soit la victime. Ou bien, mieux encore, l'assassin. À vue d'œil, il était clair qu'il fomentait quelque chose.

Elle savait que quelqu'un tuerait quelqu'un et c'était inquiétant. Il devait pourtant en être ainsi, car elle avait tout de même bien acheté un roman noir. Cela devait arriver d'une page à l'autre. Il ne pouvait en être autrement ! C. alla à la cuisine en silence pour s'installer de nouveau à la table où attendaient les crêpes qu'il suffirait de garnir avec du fromage blanc sucré. Elle lut quelques pages, mais eux poursuivaient leurs conversations, se promenaient... Elle tourna quelques pages de plus et, malgré elle, lut une phrase :

– Ce soir, je souhaiterais être le Meneur, dit Longfellow en faisant du regard le tour de l'assemblée.

C. ferma vite le livre avec un vague sentiment de culpabilité, fâchée contre elle-même, déçue.

Elle passa l'après-midi à feuilleter les journaux de la semaine, puis elle fit une lessive. Ses enfants s'éclipsèrent en douce. Son mari sombra dans la lumière vitreuse du téléviseur. Imperceptiblement commença la soirée, une longue soirée vide qui semblait avoir échappé au cours du temps pour s'étendre au-dessus de la ville dans une attente anxieuse. C. perçut confusément qu'elle avait quelque chose à faire,

qu'elle devait régler quelque chose de très important. Aussi s'installa-t-elle confortablement dans sa chambre, sur son lit non défait, pour réfléchir. Au bout d'un moment, tout lui parut évident. Elle mit son manteau et ses chaussures. Rejoindre le salon du bas ne lui posa aucune difficulté. Elle connaissait parfaitement la disposition des lieux. Sur la table, il y avait des verres à cognac vides et un cendrier rempli de mégots. L'escalier était recouvert par un tapis moelleux, aussi grimpa-t-elle les marches sans faire de bruit. Au premier étage, elle se contenta de jeter un regard à la succession de portes fermées, à peine visibles dans l'obscurité. Au deuxième, elle ne sut pas avec certitude laquelle des deux chambres était celle d'Ulrika. Elle se risqua. La porte grinça discrètement lorsque C. l'ouvrit. Une fois ses yeux accoutumés à la pénombre (à l'extérieur, dans le parc, les lampes étaient toujours allumées), elle aperçut un petit couloir, puis une bibliothèque avec un bureau gigantesque au milieu, et une cheminée au sombre rougeoiement. Une double porte coulissante devait mener à la chambre à coucher. Elle était suffisamment entrouverte pour que C. s'y glisse juste en la frôlant. Le spectacle qui s'offrit à elle était triste, somme toute : la vieille dame dormait, sa bouche édentée grande ouverte. Elle était presque chauve. Son corps lui fit penser à la peau noircie d'une banane. Sur la table de chevet, les dents d'Ulrika trempaient dans un verre, la lumière du parc les faisait briller et leur donnait une apparence saine. En fait, il n'y avait qu'elles qui semblaient en vie. Une perruque grise, aux boucles soigneusement arrangées – par mademoiselle Schatzky sans doute – trônait triomphalement au-dessus du dentier. C. inspecta la chambre à coucher, mais ce dont elle avait besoin ne s'y trouvait pas. Aussi retourna-t-elle dans la bibliothèque, jusqu'au bureau, sur lequel l'attendait le long objet pointu, un coupe-papier pas très grand, joliment fait, avec un manche décoratif. Elle sentit dans sa paume les renflements de la ciselure et les surfaces rondes et douces au toucher des pierres précieuses. Des turquoises, pensa-t-elle.

Elle regagna la chambre et s'assit doucement au bord du lit. Lorsqu'elle leva le coupe-papier, par un inexplicable réflexe d'autodéfense, Ulrika s'éveilla ou, du moins, ouvrit les yeux.

– Quoi ? demanda-t-elle inconsciemment.

Et c'est alors que, détournant la tête, C. lui porta le coup mortel.

C. s'étonna que ce fût si simple. Le coupe-papier avait été arrêté un instant par quelque chose de plus dur puis s'était enfoncé comme dans du beurre. Ulrika avait soupiré, elle n'avait pas obtenu de réponse à sa question pressante.

C. ne voulait plus rien avoir à faire avec tout cela. Elle ne ressentait que dégoût pour ce corps inerte, pour cette maison, pour elle-même. D'un geste qu'elle avait vu dans les films policiers, elle essuya le manche du coupe-papier dans les draps et s'en alla. Elle entendit encore le bruit d'une chasse d'eau dans l'une des salles de bains avant de refermer derrière elle la grande porte vitrée.

Le lendemain matin, sitôt réveillée, elle se fit un mug de bon café à l'arôme puissant, avala une crêpe froide sans s'asseoir, puis, avec le sentiment d'être comblée, elle redressa ses oreillers contre la tête de lit. Son mari dormait toujours, c'était dimanche après tout. Elle se mit à lire.

– Ce n'est pas possible, dit Anne-Marie. C'est un cauchemar.

Mademoiselle Schatzky sanglotait en silence, le visage plongé dans un mouchoir humide.

– Tu sais ce qui me vient à l'esprit, commença Longfellow, la tutoyant sans plus prêter attention aux convenances, tu sais ce que ça signifie ? Ce ne peut être que l'un de nous.

– Vous perdez la raison, lança Frucht dont la voix frisait dangereusement l'hystérie, nous dormions tous...

– Justement, Monsieur Frucht, aucun de nous ne possède d'alibi. Tous, nous dormions dans nos chambres, personne n'a vu personne, personne ne sait rien sur ce qui s'est passé cette nuit.

– Ce pourrait être quelqu'un venu de l'extérieur, oui, c'est évident. (Frucht fit un bond tant il était excité.) Et les domestiques, ce couple de Flamands étranges et renfermés ?

– C'était leur jour de sortie, sanglota mademoiselle Schatzky.

– Ils ont très bien pu revenir. Est-ce qu'elle, je veux dire Ulrika, les traitait bien ? Peut-être ne les payait-elle pas convenablement ? Peut-être même les tyrannisait-elle ? Ils cachaient leur rancune depuis des années et, cette nuit, cette nuit la coupe a débordé, ils n'ont plus supporté d'être humiliés, ils n'ont plus...

– Doucement, doucement, monsieur Frucht, c'est n'importe quoi tout ça, siffla Anne-Marie entre ses dents. Collectons les faits, pas les suppositions. Et vous, pourquoi ne dites-vous rien ? lança-t-elle à Lou.

Lou se leva, alluma une cigarette et haussa les épaules.

– C'est une farce, fit-il non sans flegme et avec une totale sérénité. C'est une idée à elle. Une de ses plaisanteries, vous ne le comprenez donc pas ? Elle doit être en train de nous écouter de là-haut, morte de rire.

Mademoiselle Schatzky éclata en sanglots.

– Elle est morte, morte ! Poignardée comme une bête !

À cette comparaison, Longfellow fit une imperceptible grimace.

C. se leva et, poursuivant sa lecture, alla se chercher une autre crêpe froide à la cuisine.

En chemin, elle regarda dans la chambre de son fils. Il dormait tout habillé.

– Avez-vous déjà appelé la police, Mademoiselle Schatzky ? demanda Anne-Marie en lui tendant un verre de cognac.

Les dents de la secrétaire émirent un grincement désagréable.

– Non, Monsieur Longfellow...

– Je pensais que nous éluciderions d'abord tout ce que nous pourrions, déclara Longfellow qui se mit à faire des allers-retours dans le salon. Nous sommes tout de même des gens civilisés. Je pense que nous devrions parler de cette nuit. Pour commencer, qui a vu Ulrika en dernier ?

– Moi, dit mademoiselle Schatzky qui leva le doigt comme une enfant à l'école. Je l'ai aidée à se mettre au lit et, ensuite, j'ai encore brossé un moment, j'ai brossé sa... perruque.

– Quelle perruque ? demanda Frucht.

– Elle portait une perruque, vous ne l'aviez pas remarqué ? réagit avec colère Anne-Marie.

– J'aurais dû ?

– Vous êtes écrivain, vous devriez remarquer ce genre de choses.

– Quel rapport entre l'écriture et les perruques ? Vous délirez, Madame.

Le mari de C. s'agita dangereusement en tirant l'édredon. C. parvint à saisir son mug au dernier moment. La tache de

la veille prenait une triste teinte marron sur le drap blanc. C. apprit que la veille, après avoir fini de jouer à l'Assassin, tous étaient montés se coucher presque au même moment. Seul Frucht s'était encore fait infuser une verveine, mais lui aussi avait directement rejoint sa chambre. Il n'avait rien remarqué d'inhabituel.

– Je me souviens que le cendrier était resté plein sur la table, mais je m'étais dit que je n'étais pas préposé au ménage, ici.

– N'importe qui d'entre nous aurait pu se lever au cours de la nuit pour monter au second et le faire. N'importe qui, dit Anne-Marie, et c'est ce qui est effrayant.

– Est-ce que je peux aller la voir ? demanda soudain Lou. Je n'arrive pas à croire qu'elle est morte. Elle était trop futée pour se laisser assassiner dans son lit. C'est indigne de son intelligence.

Sans attendre qu'on lui réponde, il se dirigea vers l'escalier. Tous se levèrent et le suivirent.

– Il y aura peut-être des indices sur la scène de crime, déclara Frucht. Nous devons faire attention de ne toucher à rien.

– Nous ne sommes pas dans un de vos polars, murmura méchamment Anne-Marie.

C. reposa son mug vide à terre pour poursuivre sa lecture, le visage en feu.

Lou se pencha sur la défunte, collant l'oreille à sa poitrine plate.

– La perruque est sur sa tête, remarqua Longfellow. Avant, elle n'y était pas.

– C'est moi qui la lui ai remise. Elle ne se montrait jamais sans, se justifia mademoiselle Schatzky.

Longfellow posa sur elle un regard chargé de reproches.

– Vous ne deviez toucher à rien.

– Ceci excepté, je n'ai touché à rien. À rien, du tout.

La dame de compagnie porta la main à sa poitrine.

Avec un mouchoir, Lou saisit le coupe-papier resté sur le lit pour le regarder attentivement.

– Bel objet !

– Eh bien ? Vous le croyez, maintenant ? lui demanda Anne-Marie, pinçante.

Lou ne répondit pas tandis qu'il examinait l'arme du crime sous tous les angles. Un serpent densément incrusté de turquoises entourait le manche.

– Elle l'avait acheté en Égypte. Elle s'intéressait à l'archéologie.

– Regardez ses mains. La droite pend alors que la gauche est posée sur son ventre. Était-elle gauchère, Mademoiselle Schatzky ?

– Que sous-entendez-vous, Monsieur Lou ? demanda Longfellow posément.

– Rien. J'envisageais un suicide.

C. se frotta les mains de satisfaction. Elle prit le paquet de cigarettes dans le veston de son mari puis alla en fumer une à la cuisine. Son fils endormi la rejoignit l'instant d'après.

– Salut, dit-il en sortant du jus de fruit du frigo.

– À quelle heure es-tu rentré ? demanda-t-elle sévèrement, mais elle réalisa que cela lui était complètement indifférent.

Après tout, il était adulte.

– Je suis majeur, maman.

Elle voulait lui répondre que lorsqu'on vivait sous le même toit, il fallait se conformer à des règles, mais elle se contenta d'inspirer profondément et laissa tomber. Son fils emporta le verre et la brique de jus de fruit dans sa chambre. Le silence était revenu.

Longfellow ne croyait pas au suicide. Selon lui, Ulrika était trop faible pour se porter pareil coup. Physiquement, s'entend.

– Cela demande de la force. Le coupe-papier semble avoir été enfoncé jusqu'à la garde.

– Est-ce à dire qu'il faudrait exclure les femmes des suspects ? s'enquit mademoiselle Schatzky qui devint aussitôt toute rouge.

Tous la regardèrent avec suspicion.

– C'est vous, Mademoiselle Schatzky qui l'avez vue pour la dernière fois, dit Frucht. C'est donc vous qui êtes le suspect numéro un, ajouta-t-il, ravi.

– Mon cher Monsieur Poirot, il me semble un peu tôt pour pareille conclusion, trancha Longfellow en lui jetant un regard glacial avant d'aller vérifier les fenêtres de la chambre et de la bibliothèque – elles étaient toutes deux fermées de l'intérieur.

À l'évidence, le meurtrier était entré par la porte du premier étage, et donc c'était l'un d'entre eux, ou alors il était

venu de l'extérieur, et c'était un étranger qu'ils pouvaient ne pas connaître. Voilà tout.

– Où habite ce couple ? demanda Lou tandis qu'ils descendaient. Pourquoi ne sont-ils pas encore là ? C'est l'heure du petit déjeuner, non ?

– Le dimanche est leur jour de libre. Ils devaient aller voir leur fille à Bayenne, répondit mademoiselle Schatzky.

– Qui nous aurait préparé le petit déjeuner si Ulrika... si rien n'était arrivé ?

Mademoiselle Schatzky s'assombrit.

– En fait, je l'ignore. Ulrika s'était entretenue hier avec eux. Ils ont certainement laissé des viandes froides. Nous nous serions servis seuls.

– Vous ne trouvez pas cela bizarre, dit Frucht en se dirigeant vers la cuisine. En effet, deux plats et du pain sont préparés ; dans la théière, le thé est prêt à être infusé.

– C'est comme si elle savait. Comme si elle avait tout préparé. Cela conforte la thèse du suicide, chers amis, fit remarquer Lou.

– Il me semble inutile de réfléchir plus longuement, il faut appeler la police, déclara Anne-Marie.

Longfellow la saisit par la main.

– Attends. Il sera toujours temps d'appeler la police.

– Les preuves peuvent s'évaporer, fit timidement mademoiselle Schatzky. Je pense à l'odeur du meurtrier ou à d'autres indices.

Longfellow ignora sa remarque. Il leur proposa de déjeuner d'abord et de prendre un café. Ils penseraient peut-être encore à quelque chose.

– J'ai une faim de loup, annonça le mari de C. en s'étirant à l'entrée de la cuisine.

Il portait son vieux pyjama à rayures dans lequel il ressemblait à un pensionnaire d'EHPAD. C. détestait ces rayures délavées !

– Hier, tu es allée te coucher avant le souper et je n'ai rien avalé.

Elle lui lança un regard glacial.

– Si tes yeux pouvaient tuer, je serais déjà mort, dit-il en la prenant dans ses bras pour l'embrasser. Il y a quoi pour le petit déjeuner ? On est dimanche.

Elle décida de ne pas se laisser interrompre dans sa lecture.

– Supposons que ce soit l'un de nous, commença Longfellow, la bouche pleine de pain. Humm, pardon, j'avale. Que ce soit l'un de nous. Vous souvenez-vous, êtes-vous capables de reconstituer nos jeux ? Qui tuait Ulrika le plus souvent et pour quelles raisons ? Vous vous rappelez ?

– Chacun de nous l'a sans doute tuée au moins une fois, déclara Anne-Marie.

Mademoiselle Schatzky s'arracha de sa chaise.

– Pas moi. Je ne l'ai pas tuée une seule fois !

– Et pourquoi donc ? s'enquit Frucht sur un ton provocant, et cela fit que mademoiselle Schatzky devint aussitôt rouge comme une pivoine.

– Je n'aurais pas osé. Elle m'assurait du travail depuis des années !

C. s'impatienta. Ils tournaient en rond. Comment pouvaient-ils manger dans un moment pareil ! Quelle bande d'idiots. Elle reposa son livre, dit à son mari de couper du lard fumé. Un moment plus tard, la bonne odeur de l'omelette dominicale fit venir les enfants. Nourrir, faire à manger, fournir des aliments, la bouffe... La moitié de mon existence y passe. Si je vivais seule, je ne me ferais même pas cuire un œuf mollet, se dit-elle. Pendant le petit déjeuner, il devint impossible d'éviter un conflit sur l'heure du retour à la maison. Le résultat fut que leur fils laissa son omelette en plan pour aller s'enfermer dans sa chambre. L'instant d'après, ils entendirent à travers la porte une musique monotone et mécanique.

– Quel petit merdeux ! lui dit son mari avant de quitter la cuisine.

Quant à sa fille, comme si de rien n'était, elle demanda à sa mère de lui teindre les cheveux en rouge. C. accepta à condition que celle-ci débarrasse la table du petit déjeuner, puis elle s'enferma dans la salle de bains pour poursuivre sa lecture.

– Vous ne trouvez pas que c'est une situation étrange ? Nous sommes tous des auteurs de thrillers, mais au moment où il nous arrive une situation similaire à celles qui se trouvent dans nos livres, nous voilà tout à fait pris au dépourvu, fit Lou.

– Intéressant comme remarque, pointa Frucht.

– Nous avons peu de données. La situation est particulière, aucun de nous n'a d'alibi, il est difficile de déterminer le mobile... commença Longfellow.

Anne-Marie reprit une tranche de rôti froid.

– La seule idée qu'il y aurait un assassin parmi nous... c'est trop bizarre.

– Un bon enquêteur nous aborderait du côté psychologie, vous ne pensez pas ? fit Longfellow. Encore du thé ?

Mlle Schatzky reposa correctement ses couverts dans l'assiette vide.

– Je pense qu'il faut appeler la police.

Longfellow claqua sa main sur la table et se leva comme si la remarque l'avait brusquement poussé à agir.

– Écoutez, dit-il. Laissons-nous encore une chance. Cherchons des indices, formulons des hypothèses. Je propose de sortir pour faire le tour.

– Qu'est-ce que vous mijotez ? demanda Frucht suspicieux.

– Si c'était quelqu'un venu de l'extérieur, il a dû laisser des traces, n'est-ce pas ? Trace de pas, mégots, etc. Si nous ne trouvons rien, nous téléphonerons à la police.

Son enthousiasme devait être contagieux parce que tous quittèrent la table. Lou excepté.

– Nous allons faire disparaître jusqu'à la moindre trace à vouloir sortir ainsi en groupe, dit-il en regardant ses ongles.

– Nous ferons attention où nous posons les pieds, répliqua Longfellow déjà sur le seuil.

Non, je peux plus lire ça, songea C. Sa fille gratta doucement à la porte de la salle de bains en lui disant qu'elle avait terminé de préparer la teinture.

– J'arrive, dit C.

C. entra dans la chambre d'Ulrika, chercha à ne pas regarder le corps étendu sur le lit, mais c'était impossible. À la lumière du jour, Ulrika avait un aspect bien pire. La perruque n'avait rien arrangé. Les doigts fragiles, osseux, posés sur l'édredon, faisaient penser aux brindilles noueuses d'un arbre exotique. La bouche entrouverte était pareille à un trou dans la terre, de ceux qui mènent à des cavernes obscures, sombres et humides. C. n'en avait pas moins l'impression que cette dépouille n'évoquait pas la mort, mais plutôt une sculpture réaliste, un mannequin de cire. Dramatique, mais nullement

terrible. Elle prit doucement le coupe-papier toujours posé sur les draps et en essuya le sang séché. Elle descendit sur la pointe des pieds jusqu'à la porte entrouverte de la terrasse pour gagner le parc. Elle recula aussitôt car elle aperçut de loin Longfellow et Anne-Marie. Ils cherchaient quelque chose dans les rhododendrons et finirent par disparaître au bout d'un moment. Elle vit également mademoiselle Schatzky, très concentrée à inspecter les bords de l'allée des marronniers. Au loin, Lou fumait une cigarette sur la balançoire noircie par le soleil et la pluie. Il cria quelque chose à Longfellow et Anne-Marie. C. fit demi-tour pour sortir par la porte principale. Elle entendit aussitôt un bruissement. C'était Frucht qui fouillait les tas de feuilles sèches près du mur avec un bâton, sous les fenêtres de la chambre à coucher d'Ulrika. C. était à quelques pas de Frucht. Elle serra fort le coupe-papier avant de se diriger vers lui en catimini, pareille à un chat. Elle se réjouit que ce fût lui. Elle ne l'aimait pas.

– Ouvre les yeux, tu n'es plus en vie, lui lança-t-elle.

Il frémit en se tournant vers elle. Ce fut alors qu'elle porta le coup. Les yeux de Frucht s'écarquillèrent, puis son regard cessa de voir, tourné vers le ciel. L'homme de lettres glissa à terre sans la regarder, occupé qu'il était à mourir. C. ne s'attarda guère. Elle regagna l'intérieur du château, essuya le coupe-papier dans une nappe avant de le poser sur la table du salon.

Longfellow transpirait. De grosses gouttes de sueur coulaient sur son visage. Son menton tremblait

Mademoiselle Schatzky, cette fois le visage d'une blancheur crayeuse, composait le numéro de la police.

– Attendez ! lança Anne-Marie d'une voix autoritaire. Tout est clair désormais. Lou, c'est toi. Tu étais le seul à être près de la maison.

– Ne fais pas l'idiote ! J'étais aussi loin que vous deux. Regarde où se trouve la balançoire !

– Vingt secondes te suffisaient pour parcourir cette distance, porter le coup et revenir. Tu ne t'entendais pas avec Frucht.

– Tu es folle ! Tu te conduis comme si on se disputait pour savoir qui est allé prendre un gâteau dans le garde-manger. Des personnes meurent, tout de même !

– Je vous en supplie, appelons la police. J’ai peur, j’ai vraiment peur, murmurait mademoiselle Schatzky.

– L’assassin rôde dans le château. Elle n’est pas morte, elle est en train de nous assassiner. N’y avez-vous pas pensé ? Elle est un vampire, déclara Lou, brusquement, tandis qu’il appuyait la tête contre le mur. Allons-nous-en d’ici.

Anne-Marie leur versa à tous un demi-verre de whisky.

– Lou, nous sommes des gens civilisés. Je ne vais pas écouter des aberrations aussi primaires, déclara Longfellow avant d’avaler d’un trait le contenu de son verre sans même attendre les glaçons.

Lou lui jeta un regard étrange. Un de ceux qui semblent chargés d’une haine habilement dissimulée.

C. sortit des toilettes après avoir tiré la chasse d’eau à tout hasard pour justifier son long séjour en ces lieux. Sa fille était assise dos à la porte, les cheveux dénoués. C. plongeait à présent une vieille brosse à dents dans la teinture pour enduire les longues mèches claires de couleur rouge.

– Tu es certaine que ça ira avec ton teint ? demanda-t-elle. Le roux te vieillira.

– Parfait ! J’aurai l’air d’avoir vingt ans.

C. poussa un soupir. La teinture striait la tête de mèches couleur sang, d’un rouge intense. Jouer ainsi avec les couleurs était agréable. Elle songea à modifier également la nuance de sa propre coiffure, passer du blond cendré au roux. Mais il y a dans le rouge une certaine grossièreté, il est un peu trivial. Elle aurait l’air d’une concierge. Soudain, elle eut envie de sortir, d’échapper à la touffeur du dimanche. Elle proposa gaîment à toute la famille d’aller au restaurant. Oui, allons au restaurant indien, celui qui est à côté du centre commercial, il n’est pas très cher et les plats sont copieux.

– J’ai un rendez-vous, cria son fils depuis sa chambre.

Tant pis, ils iraient à trois.

– C’est toi qui conduis au retour, déclara son mari, comme toujours quand il avait envie de boire de la bière.

Elle se dit qu’il savait réagir vite quand il voulait. Elle accepta. Nous sommes des gens civilisés, commenta-t-elle pour elle-même, parodiant Longfellow. Pendant qu’elle attendait sa fille qui devait se faire un shampoing et sécher sa nouvelle chevelure rouge, elle parvint à lire encore deux chapitres.

La police arriva au moment du déjeuner, le commissaire Fontane en civil, dans un long trench-coat et portant chapeau, son adjoint Truc-Machin en uniforme, trois inspecteurs et deux techniciens dont l'un avec un appareil photographique, l'autre avec une valise. Une heure plus tard, une longue voiture noire vint emporter la dépouille d'Ulrika. L'heure d'après, ce fut le corps de Frucht qu'on enleva. Les écrivains et mademoiselle Schatzky s'étaient réunis dans la cuisine tel un petit troupeau d'agneaux effrayés. Lou déclara qu'il quittait les lieux, mais le commissaire Fontane le lui interdit fermement.

– Il est inhumain de nous contraindre à rester ici jusqu'à demain, répliqua Lou. De toute manière, je ne dormirai pas ici. Réservez-moi un hôtel à Bayenne !

Improvisant une salle d'interrogatoire dans la bibliothèque, Fontane y convoqua tour à tour les suspects pour les soumettre à des questions précises. Les mêmes et dans un ordre identique, comme il apparut ensuite lorsqu'ils purent se parler. Leurs liens avec Ulrika, depuis quand ils la connaissaient, avec quelle fréquence ils la voyaient, ce qu'ils faisaient la nuit du crime, minute par minute. Pendant leur séjour, aurait-il pu se passer quelque chose qui pourrait être la cause du crime, et s'ils connaissaient les autres invités et à quel point. L'après-midi, une équipe supplémentaire de policiers arriva pour fouiller systématiquement le parc et les environs. On envoya chercher les domestiques. Ils arrivèrent dans la soirée, leur état frisait l'arrêt cardiaque.

– Suspectez-vous quelqu'un, commissaire ? demanda Longfellow quand tout fut terminé.

Une certaine familiarité perçait dans sa question, comme s'il voulait signaler qu'il parlait à Fontane d'égal à égal.

– Serait-ce le cas que je ne vous le dirais pas. Vous devriez le savoir. Vous n'êtes pas un simple suspect, Monsieur. Vous êtes tous des écrivains de romans policiers. En votre présence, tout crime doit paraître plus sophistiqué qu'il ne l'est en réalité.

Après avoir dit cela, Fontane lui tendit son carnet et lui demanda un autographe.

– Merci d'écrire « Pour le commissaire Fontane », ajouta-t-il.

À l'heure du thé, un taxi vint chercher Lou. Il fit ses adieux aux autres résidents en évitant de les regarder dans les yeux. Par la suite, Longfellow dit à Anne-Marie :

– C'est lui. Ma tête à couper que c'est lui. Où Ulrika est-elle allée le chercher ? Tu connais un de ses livres, toi ?

– Évidemment, rétorqua-t-elle scandalisée. C'est le plus grand espoir du roman noir américain. Ton ignorance et ton égocentrisme sont effrayants, John ! Il t'arrive parfois de lire quelqu'un d'autre que toi ?

– Il était bizarre...

– Il était terrorisé et ne s'en cachait pas comme tu le fais.

Longfellow sortit un mouchoir de sa poche pour s'essuyer le front.

– Je ne m'en cache pas. Je ne supporte pas l'hystérie, tout simplement. J'essaie de comprendre ce qui arrive. Es-tu certaine que... lui, c'est lui ? Tu l'avais déjà vu ? Quelqu'un se fait peut-être passer pour lui ? demanda Longfellow en pliant son mouchoir en un rectangle régulier. Il n'y a pas à tergiverser, c'est soit lui, soit mademoiselle Schatzky.

Le second du commissaire entra dans la cuisine à ce moment-là pour leur dire de regagner leur chambre.

– On peut fumer ? demanda avec méchanceté Longfellow qui, à l'évidence, retrouvait ses esprits.

Ils durent attendre qu'une table se libère. Ils commandèrent des plats de viande d'agneau épicée tandis que leur fille végétarienne demandait des champignons avec des brocolis au fromage. Et aussi de grandes galettes de pain naan à l'ail. Ils regardaient davantage les gens autour d'eux qu'ils ne discutaient. Après avoir payé la note, C. alla aux toilettes, où elle se regarda dans la glace en se lavant les mains. Elle s'étonna d'être aussi quelconque. Elle ne l'avait jamais remarqué jusque-là. À une personne ayant son allure, elle n'aurait jamais prêté la moindre attention. Une femme insignifiante, d'âge moyen, qui cherche à dissimuler ses cheveux gris sous un blond cendré. Qui plus est, elle s'habillait comme une employée de bureau. Ce qu'elle était finalement. Des corsets, tailleurs et boucles d'oreilles bon marché. Une montre-bracelet. Une couleur de rouge à lèvres qui n'évoque rien, l'ombre d'une couleur en fait, l'ombre d'un rouge. Des yeux qui manifestement se délavent, perdent leur expression. Un embonpoint moyen, un petit ventre aux dimensions tolérables à son âge. Des lunettes à monture dorée qu'elle chausse pour lire. C. était une banalité ambulante. Madame Personne.

En sortant des toilettes, elle se réjouit de se retrouver directement dans le hall de l'hôtel. Elle dépassa d'un pas assuré la réception où Lou remplissait sa fiche. Elle aperçut le numéro de sa chambre sur la plaquette en bois du porte-clés : 400 quelque chose, quatrième étage, donc. Monter aussi haut l'essouffla. Et ce maudit talon en plus, complètement branlant ! Chemin faisant, elle chercha un objet contondant, mais elle ne vit qu'une lourde poterie en céramique à mi-étage. Sans plus réfléchir, elle en vida l'eau sur le tapis après avoir jeté les fleurs dans la pénombre du couloir. Elle parvint à glisser le vase dans son sac. Quand Lou arriva avec le garçon d'étage et les valises, elle fit semblant d'ouvrir une porte. Ils ne lui prêtèrent aucune attention. Parfait. Elle attendit que le garçon s'en aille puis avança d'un pas assuré, la pesante arme improvisée à la main. Elle ne lui fut pas utile. Lou, à l'exemple de tous les clients de l'hôtel, alla d'abord à la fenêtre du balcon qu'il ouvrit en grand. C. se précipita vers lui en courant. Surpris, il n'eut pas même le temps de se retourner.

C. reposa soigneusement la poterie sur une petite table, puis se recoiffa devant le miroir et retourna dans la salle du restaurant.

– Combien de temps peut-on passer dans les toilettes ! s'exclama son mari.

La nuit tombait lorsqu'ils rentrèrent chez eux. C. se sentait ballonnée d'avoir trop mangé, elle s'installa dans un fauteuil et se remit à lire.

Ce fut Longfellow qui répondit au téléphone. Ils étaient trois, assis à boire du vin au salon du rez-de-chaussée. L'intendante flamande leur avait préparé un dîner rapide, mais pratiquement aucun d'eux n'avalait une bouchée.

– Lou est mort, annonça Longfellow en s'effondrant sur le canapé. Il a sauté par la fenêtre. C'est Fontane qui vient d'appeler.

Un silence abasourdi s'installa pour un long moment.

– Tu avais raison. Ceci explique cela. C'est Lou qui a assassiné. Ulrika d'abord, et comme Frucht devait savoir quelque chose, Lou s'en est débarrassé. Il s'est suicidé. C'était trop lourd pour sa conscience, résuma Anne-Marie avant de vider son verre.

– Je suis impressionnée par votre perspicacité, Madame, déclara mademoiselle Schatzky que l'émotion faisait flamboyer tel un cyclamen. En ce cas, le cauchemar est terminé... Pourtant, Lou semblait tellement gentil, il n'avait pas l'air d'un meurtrier...

– Personne n'a jamais l'air d'un meurtrier, c'est un vieux principe de la littérature policière. Le plus suspect est toujours celui qui semble le plus innocent. C'est dans quoi, déjà, que l'assassin est un enfant ? interrogea la Française qui réfléchit avant de trouver la réponse : Agatha Christie, bien sûr.

– Nous pourrions jouer à l'Assassin, proposa brusquement Longfellow avec une méchante satisfaction.

À l'évidence, il était un peu ivre.

– Nous sommes trop peu, rétorqua mademoiselle Schatzky.

Hélas, elle n'avait aucun sens de l'humour. Le téléphone sonna à nouveau, Anne-Marie prit la communication.

– Le commissaire Fontane va passer. Il a des questions à poser qui ne peuvent pas attendre.

Longfellow remplit leurs verres puis alla chercher une autre bouteille de vin à la cuisine. Il dut fouiller les tiroirs pour trouver le tire-bouchon parce que la cuisinière flamande était rentrée chez elle en larmes. Mademoiselle Schatzky leur expliqua que presque tout devenait propriété de la Fondation, et qu'en fait, depuis la veille, le petit château était une résidence pour auteurs de romans policiers.

– Cela sonne comme une plaisanterie de la Providence. Un ricanement divin. Une absurdité cosmique, fit Longfellow qui jouait avec son verre. Ce sera génial d'écrire ici ! Un endroit de rêve !

C. proposa à son mari d'ouvrir une bouteille de vin. Ils n'avaient dans leur bar que du vin hongrois, de l'Egri Bikavér, mais cela lui était égal. Ils firent tinter leurs verres, puis elle reprit sa lecture et, lui, il retourna devant la télévision.

Fontane était désagréablement surpris par leur bonne humeur à tous. Il se laissa remplir un verre malgré tout, puis leur communiqua aussitôt qu'il avait des raisons de soupçonner que la mort de Lou n'était pas un suicide. Il lui sembla que tous avaient aussitôt dégrisé. Il leur parla de la présence mystérieuse du vase (« comme si quelqu'un avait le projet de le frapper avec cet objet contondant »), puis il sortit de sa poche une tige longue et brillante.

– Un talon ! s'écria Anne-Marie spontanément.

– Non, Mesdames, vous n'êtes pas soupçonnées. Il vous était impossible de partir d'ici sans être vues, d'arriver à Bayenne avant Lou et de revenir. D'ailleurs, vous vous gardiez mutuellement à l'œil, n'est-ce pas ? déclara Fontane non sans jeter un regard discret aux chaussures des deux dames.

Ce fut alors que mademoiselle Schatzky, le teint à nouveau crayeux, lui parla des suppositions de Lou. Que ce serait Ulrika, qu'elle ne serait pas morte. Ou que, si elle l'était, elle les assassinait de l'au-delà.

– Cela suffit, Mademoiselle Schatzky, j'en ai assez d'entendre des choses pareilles, maugréa Longfellow. Est-ce que vous n'avez pas envisagé, commissaire, que pour une raison quelconque, par exemple parce qu'il était à bout de nerfs, Lou ait pris lui-même ce vase, tandis que le talon appartiendrait, disons, à une femme de chambre ou à une ancienne cliente ? Vous savez, vous allez nous trouver arrogants, mais nous avons déjà élucidé l'affaire. Pour des raisons que nous ignorons encore, mais dont nous avons une petite idée, Lou a tué Ulrika. Il s'agissait peut-être d'un legs ou de promesses...

– Peut-être avait-il peur de la décevoir, ajouta Anne-Marie pensive.

– ... nous ne savons pas exactement. En tout cas, Frucht a été témoin de quelque chose, il savait ou bien se doutait d'un fait. Aussi, Lou devait le supprimer. Il faisait semblant d'hésiter mais, en réalité, il attendait l'occasion de lui porter le coup fatal. Pendant que nous cherchions des preuves, il a couru chez Frucht pour le tuer avec le même coupe-papier qui avait servi pour Ulrika...

– ... mais il a été pris de remords, intervint Anne-Marie. Il n'était pas en mesure de supporter ce qu'il avait fait. C'est pour cela qu'il nous a quittés. En fait, il voulait se suicider.

Fontane soupira et dit que, en effet, c'était très convaincant. Ensuite pourtant, au lieu de succomber au triomphalisme ambiant, il les interrogea sur tout autre chose. Il leur demanda, par exemple, s'ils savaient combien ils avaient de lecteurs.

– Comment cela, combien de lecteurs ? s'étonna Anne-Marie. Vous nous interrogez sur nos tirages ?

Fontane notait sur une serviette en papier les estimations qu'ils lui livraient.

– Quand l'ouvrage est dans une bibliothèque publique, plusieurs personnes le lisent, il convient d'en tenir compte, dit Longfellow qui tenait à la précision.

– Ça peut faire des centaines de milliers de personnes, dit le commissaire avec un sifflement admiratif. Savez-vous de quel genre de gens il s'agit ?

– Une majorité de femmes. Les femmes lisent plus, déclara Anne-Marie avec satisfaction.

Longfellow était dans un état d'esprit plus méditatif.

– D'une certaine manière, nos lecteurs doivent nous ressembler. Il faut qu'il y ait une forme de similitude, sinon nous ne nous comprendrions pas. J'ai une théorie qui est que lire des polars est une pure forme de compensation thérapeutique. Commissaire, dites-vous que ces quelques centaines de milliers de lecteurs (et là, il posa les yeux sur la liste de comptes dressée par le policier), s'ils ne lisaient pas de romans policiers, ils deviendraient à coup sûr des criminels, déclara-t-il avec un petit ricanement.

Le commissaire Fontane entoura d'un trait la somme estimée sur la serviette en papier et soupira.

C. s'agita, inquiète. Elle jeta un regard à son mari, il somnolait devant la télé. Comme il a vieilli ! songea-t-elle.

Anne-Marie monta l'escalier d'un pas vacillant. Elle eut un geste qui disait : « Je reviens tout de suite. » Mademoiselle Schatzky buvait son vin à petites gorgées. Ses yeux brillaient. Les hommes parlaient du fondement de l'écriture. Fontane posa la sempiternelle question que l'on adresse aux auteurs : « Où allez-vous chercher vos idées ? »

– Vraiment, je l'ignore, je ne sais pas d'où elles me viennent. Je suis un observateur attentif de la réalité, tout simplement. La fantaisie est un élément secondaire, répondit Longfellow qui pérorait comme s'il avait devant lui tout un auditoire. Quatre-vingt-dix pour cent du succès relève de l'assiduité au travail. Quand je vois des gens qui passent leur temps à des bêtises, cela me rend tout simplement triste. N'importe qui peut écrire un roman. J'appartiens à une famille où l'on valorisait le sens de l'organisation du temps et l'effort créatif. Et

avant tout, la pensée logique. La réalité est beaucoup plus logique que nous ne le pensons. C'est pourquoi...

– Je dois sortir, dit brusquement C. J'ai trop mangé. Cette viande d'agneau relevée me donne des brûlures d'estomac.

Son époux remua, son regard flou glissa vers elle avant de revenir inmanquablement se poser sur l'écran. Sa tête dodelina. C. enfila ses chaussures et prit son manteau. Elle se dit ensuite qu'il ne lui serait pas utile et elle le raccrocha. Elle revint un quart d'heure plus tard. Ou peut-être plus vite. Son mari n'avait pas changé de position.

– Ça va mieux ? demanda-t-il.

– Un peu, répondit-elle.

– ... tout peut s'expliquer de façon rationnelle, tôt ou tard, termina Longfellow.

Fontane fut d'accord avec lui :

– Sans cela, je ne travaillerais pas dans la police. Vous devez pourtant avouer qu'il y a des affaires non élucidées. Dans nos archives, nous en avons tout un rayonnage.

– Comme c'est intéressant ! J'aimerais bien prendre connaissance un jour de ces cas. Cela déboucherait peut-être sur un livre !

Le commissaire se prépara à sortir. Une fois à la porte, il dit d'un ton hésitant :

– Vous savez, Monsieur, je ne suis pas un de ces détectives que l'on rencontre dans vos romans, si tant est que de tels enquêteurs existent...

– Que voulez-vous dire par là ?

– Que, dans la réalité, tout est différent. Chez vous, le crime est pitoyable, misérable, ramené à un acte banal... il est privé de tout effroi authentique. Dans vos livres, il s'agit de trouver les mobiles et de découvrir le coupable. Comme si cela réglait tout ! Une suite d'événements irrationnels avec une solution très rationnelle ! Vous y croyez, vous ? Est-ce que cela ne vous déçoit pas ?

– Si cela me déçoit ? Mais il s'agit simplement de trouver la vérité !

– Certes ! Mais qu'est-ce que la vérité ? dit Fontane qui se frotta le front dans un geste d'impuissance infantile. Moi, je m'intéresse plus particulièrement aux rouages, à la manière dont tout cela fonctionne. Il faut connaître les rouages.

- Comment cela ? s'écria Longfellow avec emphase.
- Et si, au lieu d'élucider les choses, on cherchait à les obscurcir ? Ne pas simplifier mais compliquer. Que diriez-vous d'une telle méthode ?
- À quoi diable pensez-vous ?
- Au fait que des événements rationnels puissent, par exemple, s'expliquer uniquement de façon irrationnelle...
- Vous m'effrayez, commissaire, déclara brusquement mademoiselle Schatzky. Vous pensez au fantôme d'Ulrika ?
- Oh non ! Nous ne nous sommes pas compris. Merci de saluer madame du Lac de ma part. D'ailleurs, nous nous verrons probablement demain.

Fontane se dirigea vers la sortie. Longfellow l'arrêta d'un geste de la main.

- Je vais aller la chercher, dit-il avant de monter.
- Qu'est-ce que je vais devenir ? s'inquiéta mademoiselle Schatzky avec une mine de petite fille.

Pensif, Fontane n'eut pas le temps de répondre, car à l'étage il y eut du raffut mêlé à la voix effrayée de Longfellow qui jurait.

Mademoiselle Schatzky se jeta au cou du commissaire avec des sanglots hystériques.

- Elle est morte, elle est morte, n'est-ce pas ? Elle aussi, ils l'ont tuée. Ils vont nous tuer tous !

Le commissaire lui caressa les cheveux d'un geste apaisant.

- Rien ne vous menace. Vraiment, vous n'avez rien à craindre, vous. Je vous assure. Vous n'écrivez pas de livres, n'est-ce pas ?

Ensuite, il alla tranquillement jusqu'au téléphone pour faire le numéro de la police. Il n'arrêtait pas de sentir sur lui un regard étrangement intense qui le fixait en permanence.

C. reposa son livre alors qu'il ne lui restait plus qu'une page pour le terminer. Elle s'étira puis alla à la cuisine dissoudre un comprimé contre les aigreurs d'estomac dans un verre d'eau. Elle n'avait pas envie d'en lire plus. Après cela, elle rejoignit son mari sur le canapé et, jusqu'à minuit, ils regardèrent un film américain plein de poursuites et de fusillades.

Le matin, au moment où elle laissait sortir son chat sur le balcon, C. aperçut une voiture de police qui s'arrêtait devant

sa tour. Elle vit trois hommes en descendre pour se diriger directement vers sa cage d'escalier. L'un d'entre eux portait un trench-coat ainsi qu'un chapeau démodé et cocasse. Il lui sembla qu'elle l'avait déjà vu quelque part.

Un mois écossais

La première scène devrait être ainsi : je marche avec des valises dans une allée recouverte de gravier, je sonne à la porte, une domestique vêtue de noir m'ouvre. Habituellement, les films et les récits commencent ainsi, et c'était ainsi que, dans l'avion, je m'étais imaginé mon arrivée. À vrai dire, je connais le monde juste par les films et les livres. Mais est-ce réellement connaître le monde ?

Pour je ne sais quelle raison, les choses ne sont jamais comme je me les imagine. Je pense qu'il en est ainsi parce que les variantes sont par trop nombreuses, beaucoup plus que ne le permet mon imagination. Aucune imagination n'a un potentiel absolu, sauf si elle est inspirée, si elle se fait vision. Une autre explication est possible : le jeu avec Dieu. Il est Celui qui, en réalité, nous octroie de la fantaisie et de l'inspiration, mais Il ne nous permet pas de prévoir des faits de toute banalité. Il nous fournit un couteau non aiguisé, un marteau en papier, un clou de verre. Il se peut également que notre imagination épuise en quelque sorte la réalité et que, finalement, ce qui a été imaginé ne puisse plus arriver. Et inversement ! Seul ce qui n'a pas été envisagé a lieu. Cela pourrait vouloir dire que l'imagination et la réalité proviennent d'une même source dans la salle des pas perdus du réel. De vases communicants.

Il se peut que ce ne soit que mon imagination qui ait pareille infirmité. Il existe peut-être des personnes qui savent tout prévoir immédiatement et complètement ou, pour le moins, pressentir les événements dans les grandes lignes. Les voyants. La sagesse froide et impérieuse des jeux de patience.

Une dame, appelons-la Scotsman, avait fait savoir par ses amis de Londres qu'elle souhaitait accueillir une écrivaine. En échange de sa compagnie silencieuse (les écrivains sont des taiseux), elle lui assurerait un séjour de travail créatif. Que celle-ci soit une femme et une Polonaise.

Ce fut ainsi que je me retrouvai là-bas. Et tout y était différent de ce que je m'étais imaginé !

De ma vie, je n'avais vu un temps aussi changeant ! Les annonces météo de BBC3 chuchotaient très bas, avec hésitation, dans la petite radio posée sur la cheminée ; elles ne croyaient guère en leur force de conviction. Avant chaque promenade, par habitude, ma main se mettait en quête de la poignée familière du parapluie. Pas une fois durant ce mois, je ne vis de ciel bleu, de ciel dégagé. Les nuages se tapisaient derrière les frondaisons des arbres puis, en un instant, occupaient l'espace. Il se mettait à pleuvoir, ne serait-ce que brièvement, juste pour le principe.

– Le jardinier s'est cassé la jambe, nous devons donc nous chauffer avec des radiateurs électriques.

Telle fut l'une des premières phrases que Mme Scotsman prononça. Je ne compris pas cette étrange corrélation, mais le radiateur réchauffait ma chambre en quelques minutes. J'étais dans un pays où l'on chauffe les maisons en juin.

Tout y semblait réglé depuis des lustres. Il n'y avait aucun espace pour l'improvisation. Chaque chose avait sa place. Un peu comme si, pendant les longues années où dans mon pays tout avait été complètement chamboulé maintes fois, ici les éléments avaient patiemment cherché leur place, puis, après l'avoir trouvée, s'y étaient lovés. Combien de temps faut-il à une figurine de dragon chinois en néphrite pour se trouver là où elle doit être ? Cent, deux cents ans ? Les bibelots sur le piano semblaient enracinés dans la surface vernie noire de l'instrument. Les tableaux étaient tellement chez eux sur les murs qu'on ne les remarquait pratiquement pas. Le tapis se blottissait parfaitement contre le parquet, ramené qu'il était

sous mes pas à l'essence d'une pure mollesse. Les lampes de style victorien se dissimulaient au-delà de leur propre lumière.

Je compris vite que, d'une certaine manière, nous étions retournées dans le passé. Moi à cause de l'histoire que je voulais écrire – l'enfant de six ans que j'avais été se promenait sur les vastes plaines ensoleillées des bords de l'Oder, fascinée par l'indéniable beauté de la chanson *Girls* des Beatles, entendue pour la première fois à la radio –, et madame Scotsman du fait de son âge. Lorsque l'on compte tant d'années, on ne répond plus à l'appel de l'ici et maintenant.

Quoi qu'il en soit, un demi-siècle nous séparait. Le très imperturbable *drawing-room* s'efforçait d'instaurer entre nous un terrain d'entente. Pour moi, le passé de mon hôtesse était impossible à imaginer. Il tremblotait comme un mirage.

Je commençai par déclarer à madame Scotsman, peut-être n'était-ce pas très poli, qu'il serait difficile d'attendre de moi que je participe à des discussions très poussées. Mon anglais comme vous pouvez le remarquer, Madame, est assez pauvre. Je ne suis pas douée pour les langues. À ma surprise, elle ne fut pas déçue. Elle sourit.

Le matin, je descendais à la salle à manger pour le petit déjeuner. J'avais très précisément droit à ce que j'avais commandé la veille sur un petit bout de papier. En général, un œuf mollet, des toasts, un jus de fruit et du café. Elle, elle avait déjà mangé, à moins qu'elle ne déjeunerât jamais. Elle s'asseyait avec moi un moment pour me regarder. Ce pouvait n'être qu'une impression, mais je percevais une certaine tendresse dans cette observation de mon appétit matinal. Le matin, j'étais toujours plus prompte à faire la conversation. Le journal du jour servait de prétexte à ces échanges, avec la fin de la guerre au Kosovo, les troubles à Londres ou le mariage du prince Édouard. Je m'efforçais seulement de ne pas formuler mes opinions sur le monde la bouche pleine.

Madame Scotsman n'était pas très grande, elle était mince ; elle se teignait les cheveux, je crois. Une couleur lin très claire qui me semblait assez inhabituelle à son âge. Elle portait de longues jupes et des pulls en cachemire. Noirs ou gris. Dans la soirée, elle mettait sur ses épaules un tartan écossais.

J'écrivais presque toute la journée, surprise par l'immensité du temps qui s'ouvrait devant moi et que rien n'interrompait,

si ce n'était la faim. Quand j'avais mal aux poignets à force de taper sur le clavier, je m'allongeais sur le plancher pour me rappeler des détails, rêver ou inventer. J'étudiais toutes les variantes du temps. Pour la première fois de ma vie, je parlais de moi et cela me fit découvrir qu'écrire sur soi créait une autre personne. Qu'il était impossible d'être simultanément l'observateur et l'observé, celui qui dévoile et celui qui est mis à nu. Sans doute est-ce la raison pour laquelle il y a de la tromperie dans tous les souvenirs et de la création dans toutes les autobiographies.

La littérature est une forme de mensonge admis, dispensé de toute éthique, accepté socialement, admiré. Je crois que c'est pour cela que j'ai toujours été attirée par l'écriture. Existe-t-il une autre activité qui autorise autant de possibilités d'inventer, de mentir de toutes les façons, d'amender la réalité, de lui inventer des possibilités nouvelles ? Les écrivains sèment l'anarchie dans les universaux, ils sont des relativistes de naissance, des expérimentateurs de la vérité, des découvreurs d'alternatives, et c'était précisément ce que je tentais de dire à mon hôtesse quand elle m'interrogeait avec tact sur mon travail chez elle.

Son passé à elle me semblait être en noir et blanc, comme un vieux film. Les gens s'y déplaçaient avec nervosité, beaucoup plus vite que dans la réalité. Tout y était informe et sans profondeur.

Elle, également, était irréelle. Elle apparaissait toujours dans le labyrinthe des étages, ou y disparaissait, comme un esprit.

Après le petit déjeuner, j'allumais une cigarette dans ma chambre, j'ouvrais la fenêtre parce que l'odeur dérangeait mon hôtesse. Je craignais que la fumée ne l'atteigne dans ses appartements difficiles à localiser. Je l'imaginai en pyjama ou avec des bigoudis. Elle m'intimidait moins ainsi et m'était plus proche. La maison s'installait dans le silence. Parfois, rarement, le bruit d'une tondeuse à gazon me parvenait du parc. À midi, devant ma porte apparaissait un panier avec le lunch : une thermos de thé, une autre avec de la soupe, un sandwich et des couverts enroulés dans une serviette. J'avalais ce repas à la va-vite, en lisant.

Mes premiers jours furent étranges. À l'aéroport, on égara mes bagages, je me retrouvai donc sans valise, avec juste

mon sac à main et, heureusement, mon ordinateur portable. Margaret, la bonne – ou je ne sais comment l'appeler, car j'ai été élevée dans un pays communiste –, m'apporta un peignoir de bain, une brosse à dents et du dentifrice. J'eus également droit à un pull noir en cachemire de la maîtresse de maison et à une veste imperméable. Le seul objet qui m'était personnel au cours de ces journées restait mon ordinateur qui luisait allègrement sur le bureau tel un autel portatif.

J'écrivais. J'écrivais dès le matin, avec une pause rapide, à peine perceptible pour le lunch, j'écrivais également en marchant de long en large dans ma chambre, en regardant par la fenêtre, en observant le ciel écossais si perturbé, en fumant des cigarettes. Je déployais mes propres espaces, que j'avais emportés, je revenais à certains débuts personnels en nommant avec difficulté des images inscrites dans ma mémoire. Un couvent, songeai-je, il doit en être ainsi dans les couvents. Le réel se densifie, il devient clair que sa seule source est en moi, qu'il n'y a pas d'autre monde que moi, que décrire le monde, c'est, au bout du compte, se décrire soi. Il n'y a pas d'autre voie que le précepte galvaudé du « Connais-toi toi-même », décris-toi toi-même, décris ce qui te semble être toi.

Vers quatorze ou quinze heures, je prenais un parapluie pour faire une rapide promenade. Peu à peu, je m'étais habituée à la pluie. Je circulais dans le parc touffu, sur ses chemins en corniche, humides et glissants, au-dessus de la rivière qui coulait en contrebas. Entre les taillis de rhododendrons, les sombres thuyas, les lierres enchevêtrés autour des vieux troncs d'arbres. Mes enjambées faisaient fuir des lapins sauvages. Parfois, ils s'arrêtaient à un mètre de mes pieds pour me regarder d'un œil, certains que je ne les apercevais pas. Des avions allant à Édimbourg volaient bas. Je pouvais distinguer leur empennage coloré.

Je rentrais pour le thé. Margaret me le servait sur un plateau qu'elle posait sur la petite table près de la porte. Il était toujours accompagné d'une pâtisserie.

Nous ne nous revoyions que le soir, au dîner. La table de la salle à manger était mise pour deux personnes, moi d'un côté et elle de l'autre.

– Pourquoi faites-vous cela ? Pourquoi invitez-vous des étrangers chez vous ? lui demandai-je.

Elle répondit à la seconde partie de ma question, celle que je n'avais pas posée :

– Je ne me sens pas du tout seule, dit-elle. Je bénéficie d'un grand calme ici, et vous, vous avez besoin de beaucoup de tranquillité. Je vous en fais simplement cadeau. Voilà tout.

Je recevais donc en présent de longues soirées, des soirées interminables, d'autant que là-bas, dans le Nord, les jours de juin sont incomparablement plus longs qu'en Pologne. Il faisait toujours clair quand je me couchais ou quand je me levais. Il faisait clair lorsque, parfois, je me réveillais en fin de nuit pour vérifier l'heure à ma montre avec inquiétude, m'étonner brièvement et me rendormir aussitôt.

Ma salle de bains me rendait folle. L'invention aberrante de robinets séparés pour l'eau froide et l'eau chaude me donnait l'impression d'être bonne à rien. Un simple shampoing finissait à chaque fois par un grand bain. Je restais allongée dans la baignoire à décrypter le dessin monotone de la tapisserie qui me plongeait dans un état quasi méditatif.

Ce temps sans particularité, scandé par les heures des repas, parfaitement divisé en petites séquences, me retenait en lui. Il n'y avait rien à faire, rien de soudain ne se produisait, aucun téléphone ne sonnait, aucune lettre ne rompait mon étrange équilibre contemplatif. Les choses arrivaient l'une après l'autre avec une certitude impitoyable. Jamais le sucre ne manqua dans le sucrier, le sel ne se renversa pas, le vin ne coula pas sur la table. La maison était un mécanisme parfait, une boîte à musique remontée de longue date. Chaque jour répliquait le précédent de façon systématique, coïncit au même endroit – les robinets –, jusqu'à ce que j'en vienne à intégrer cette imperfection mineure dans l'ordre général. Les heures avaient la même longueur, les minutes une dimension semblable. Chaque nouvelle nous parvenait assourdie par la distance, défraîchie, privée de réalité. Pouvait-on s'en étonner ? C'était l'écho de mondes lointains, d'univers sans existence véritable. Ici, les maisons vieillissaient de façon naturelle, les objets s'entassaient charitablement dans les greniers. Ils s'endormaient sous des couches de poussière. Les meubles victoriens tenaient leur place dignement, les coffres médiévaux ne constituaient en aucune manière un événement

du fait de leur existence. L'Écosse pourrait être considérée comme un produit parfait des usines de Dieu.

Nous dînions dans une atmosphère de concentration. Les couverts anciens tintaient. Madame Scotsman me posait des questions prudentes, me sondait, ouvrait avec subtilité un interstice pour des confidences, mais jamais de façon directe, jamais en force. Je l'admirais pour cela. Enseignait-on pareille approche dès l'enfance dans son milieu ? Était-ce là le célèbre flegme britannique ? Donner à autrui un espace pour exister, pour s'accomplir ; prendre conscience, pas après pas, à quel point l'on est en présence d'une chose fragile. Dès lors, moi aussi, quelque peu surprise d'y parvenir, je la circonvenais. Lorsque je voulais lui demander quelque chose, je traduisais avec précision ma question en anglais, dans ma tête. Aussitôt, celle-ci s'éloignait d'une lieue de son modèle polonais. Traduire en anglais correspondait à retourner une longue-vue, à l'utiliser de telle manière qu'au lieu de rapprocher, elle éloigne. En cela, la conversation était un plaisir pour moi. Commencer une phrase par un *well*, qui situe ce qui sera dit sous un signe d'interrogation onirique, rend toute pensée relative. Dans ce *well* se désagrège tout ferment de révolution, se voit dissout tout projet de manifeste.

Parfois, je réalisais que je ne contrôlais pas mon corps. Mes traits étaient déformés par des mimes, mes mains s'agitaient.

– Ton visage exprime tout, me dit-elle un jour en portant calmement une tasse à ses lèvres.

Je ne pris pas cela pour un compliment, mais, pour la première fois, j'y perçus l'expression discrète d'une sympathie. Son visage à elle n'exprimait rien.

Elle m'interrogeait sur la Pologne. Un jour, après le café bu comme à l'habitude dans le *drawing-room*, je lui indiquai sur une carte où je vivais. Elle regarda avec un intérêt feint, les sourcils levés, des *yes, yes* répétés calmement tandis que je lui exposais la situation historique de ma région, la Silésie. Dans un soudain éclair de lucidité, je compris que, pour elle, c'était sans intérêt. Elle alla se coucher plus tôt après avoir déclaré qu'elle se sentait particulièrement fatiguée.

Avant que mes bagages et leur contenu familial soient retrouvés, elle me montra sa bibliothèque. On y pénétrait par une courette, elle était séparée du reste de la maison. On

y trouvait l'*Encyclopedia Britannica* de 1956, une collection de romans du monde entier dans une belle reliure en cuir vert foncé. Il y avait des beaux livres sur l'art, des catalogues de ventes aux enchères, des dictionnaires, des lexiques, quelques livres de philosophie comme choisis au hasard, un peu d'histoire mondiale, de la mythologie. Ainsi, avant d'avoir récupéré mes propres livres, je me suis assise sur l'escabeau pour tout regarder de droite à gauche. À mon étonnement, je tombai sur tout un rayon d'ouvrages sur la Pologne. J'y trouvai des choses très intéressantes. Par exemple : « Poland is a country which has popped up on the map of Europe from time to time though never quite in the same place twice. » L'énorme *Mythologie* avec l'introduction de Graves, publiée en 1958, affirmait avec une assurance très anglaise : « Silesia, Germany ». Je n'en crus pas mes yeux lorsque je lus dans un magazine américain : « Polish concentration camps ». Le soir, j'appelai chez moi d'une cabine publique du village pour m'assurer que j'existais encore.

C'est à ce moment-là, environ une semaine après mon arrivée, que je fis ma première escapade touristique. Vingt minutes en autobus à étage et je me retrouvai à Rosslyn. L'endroit figurait dans mon guide à cause de sa chapelle remarquable où, un siècle avant Christophe Colomb, l'on avait décoré les murs de représentations de plantes américaines, signe que les Écossais étaient allés sur le Nouveau Continent bien plus tôt. Ce n'était pas ce qui m'intéressait, l'histoire ne me semblait jamais essentielle. Je me rendis à Rosslyn parce que j'avais trouvé une allusion au fait que le Saint-Graal aurait été dissimulé dans cette chapelle. Il y avait peut-être séjourné. Jadis. Si tant est qu'il ait existé. Dans la solitude de ma chambre, une certaine excitation me gagna. En un instant, et ce fut foudroyant, j'associai tout cela à ce que m'avait dit mon hôtesse, la veille au soir. À Rosslyn se trouvait l'institut de recherches qui avait cloné le mouton Dolly. Mouton. Agneau. Christ. Sang du Christ. Corps de Dieu. Gènes. Chromosomes. Immortalité. Est-ce que, sans l'avoir cherché, je me serais retrouvée au centre du monde, au centre même du mystère ? Une petite Jérusalem écossaise pluvieuse. Un centre du monde périphérique. Des périphéries centrales. Un trésor dissimulé dans

un endroit des plus improbables. Les lisières du cosmos en dentelle ornée de pierres précieuses. Assise à l'étage du bus, je traversais des plaines vertes et humides, toutes semblables, symétriques, ennuyeuses. Le ticket pour entrer dans la chapelle coûtait deux livres et demie.

Je m'installai ensuite dans le petit pub d'un hôtel pour y commander une Guinness. La chapelle était réellement belle, j'y avais rejoint un groupe de touristes qui parcouraient les voûtes d'un regard fasciné, en suivant les commentaires de leur guide en kilt. Mais le Graal ne se trouvait pas là. Je le savais. Je l'aurais senti s'il avait été là. Le mouton Dolly était une nouvelle expérience scientifique. Rien ne découlait de son corps sacrifié. Juste un espoir minuscule, insignifiant, d'immortalité. La bière forte et amère me monta à la tête. Je rentrai, sous la pluie, une fois de plus.

Fâchée, irritée, j'apportai au dîner le livre avec la note sur la Pologne.

– « Poland is a country... », lus-je à mon hôtesse.

Elle posa ses couverts pour m'écouter.

– Oui, c'est exact, dis-je, nous poussons telles des plantes nocturnes, nous ne fleurissons qu'une nuit, celle de la Saint-Jean. Nos graines s'en vont par les fleuves dans le vaste monde. Nous n'apparaissions que de temps à autre, à l'occasion des guerres, des insurrections ou des catastrophes historiques. Chaque matin, nous changeons de langue comme de mouchoir. Nous sommes des hybrides, nous avons des maisons montées sur roues, nos passeports sont illisibles de fait. Oh, nous n'avons aucune difficulté à lire le cyrillique ! Jusqu'à notre pape qui se transporte sans cesse, il voyage dans un sens et dans l'autre, un type en blanc qui ne reste pas en place. Nous n'arrivons jamais à l'âge adulte, nous voulons le dessert avant le plat principal. Nous sommes réellement une nation mystérieuse, nous apparaissions et disparaissions. Peut-être est-ce la faute du climat ou des plaines incommensurables. Notre petite civilisation végétale laisse derrière elle des traces infantiles qui donneront du fil à retordre à tous les archéologues du futur : des petits tambours, des soldats de plomb cassés, divers mots trop difficiles pour être prononcés.

Ensuite, en silence, nous mangeâmes du haggis. Mon hôtesse fit ouvrir une autre bouteille de vin à Margaret. Nous levâmes nos verres. Au café, Mme Scotsman disparut un moment pour revenir avec une photographie encadrée. Celle d'un homme jeune, un garçon en fait, en uniforme de la RAF. Rieur, cheveux clairs, une petite moustache facétieuse. Ses yeux clairs fixaient l'objectif malicieusement, d'un air provocateur. Derrière lui, le paysage plat était difficile à identifier.

– Il s'appelait Tadeusz Poniatowski, dit-elle.

Elle prononça le nom lentement, à la perfection, sans accent. Je fis remarquer que c'était un patronyme connu en Pologne. Elle posa le cadre sur la table ; nos tasses de café à la main, nous nous installâmes près du radiateur électrique (le jardinier s'était cassé une jambe). Dans ma tête, j'élaborais en anglais une question délicate, une nouvelle question qui s'insérerait dans ce contexte comme dans du beurre, telle la pièce manquante d'un puzzle, en douceur, tout naturellement ; une question qui colmaterait un trou sans rien précipiter, qui n'interrogerait pas, en fait. Mais mon hôtesse parla la première. Elle me dit que son appareil avait été abattu tout à la fin de la guerre. Qu'on ignorait où il était tombé. Je restai silencieuse.

– Je l'aimais, dit-elle, et sa tasse heurta doucement la soucoupe en tintant.

Surprise, je jetai un regard à madame Scotsman ; mon visage devait de nouveau être très expressif, il parlait malgré moi. Elle me sourit chaleureusement.

C'était une histoire banale, pour autant qu'une histoire d'amour puisse être banale. Tous les deux en uniformes kaki. Des tickets de rationnement ; la nuit, les grandes villes obscurcies disparaissaient de la surface de la terre.

– Il me semblait que jamais je n'aurais pu vivre sans lui, dit-elle pour finir. Il parlait anglais avec le même accent que toi.

C'était donc la raison de ma présence. J'avais quelque chose en commun avec Tadeusz Poniatowski, un pilote disparu quelque part au-dessus de Hambourg.

Le matin, j'écrivais de nouveau. Difficilement, à contre-cœur. L'écran attendait patiemment chaque nouvelle phrase. Il la capturait, la bloquait, rapportait mes paroles. Sans ciller,

il acceptait chacun de mes lapsus, chacune de mes coquilles. Discrètement, il me hâtait par la pulsation du curseur. Imperceptiblement, je me transportais vers le passé. Je parlais de moi, de moi au temps où j'étais sans vraies particularités, sans carte d'identité, sans obligations, sans projets, sans manies, sans réflexions, lorsque j'étais plongée dans des décors flous. Je décrivais une petite fille à la perception entortillée, qui décèle à peine ses sens, ne comprend rien et ne voit que ce qu'elle veut voir. Le monde est une goutte, les événements n'ont ni déroulé ni cause, ils se succèdent au hasard ou par de mystérieuses associations fugaces. Mon ordinateur acceptait le tout sans la moindre remise en question. Son obéissance me rendait téméraire. En revanche, j'avais des doutes quant à savoir qui je pouvais intéresser, moi. Pourquoi avais-je jugé bon de me transcrire moi-même, avec mon passé vague et dénué de sens ? N'y avait-il pas au monde des choses plus importantes qui méritaient d'être notées ? Ne sont-ce pas toujours les autres qui ont plus d'importance ? Les journaux du petit déjeuner ne l'affirment-ils pas clairement, n'indiquent-ils pas la hiérarchie globalement admise de ce qui est mémorable ? Quelle importance peut bien avoir une soirée d'il y a trente ans dont, moi exceptée, l'histoire ne se souvient pas, ni personne, et qu'aucun écrit ne relate ni ne signale ?

Une enveloppe couleur crème avec un mot de mon hôtesse se trouvait dans le panier du lunch. Madame Scotsman souhaitait me montrer quelque chose dans l'après-midi. Elle m'attendrait à quinze heures, me priait de descendre à la salle à manger. Voilà qui est bien *british*, me dis-je.

Elle m'emmena à l'étage dans l'une des pièces inutilisées. C'était une chambre d'angle, avec un grand lit recouvert d'une courteline au crochet. L'ameublement était colonial, léger, en bambou, incroyablement exotique.

C'était une chambre d'enfant. Sur les chaises en rotin étaient installées des poupées aux visages en céramique exprimant la surprise. Sur le lit, il y avait deux oursons, des êtres mélancoliques au pelage usé par les câlins. Mais mon hôtesse voulait me montrer autre chose : une grande maison de poupée. Avec un toit et des cheminées, plus d'une dizaine de fenêtres, deux portes. Elle l'ouvrit avec précaution comme

un petit théâtre en faisant glisser le mur de la façade pour laisser apparaître l'intérieur avec ses étages.

Il y en avait quatre. Tout en bas, une cuisine et un cellier. Meublé à l'ancienne, avec un grand évier à deux cuves où nettoyer les légumes et les viandes. Un buffet entièrement rempli d'un service en faïence dont les assiettes à dessert avaient la taille d'un ongle. Des casseroles et des poêles étaient accrochées aux parois. Une table en bois semblait usée à force d'avoir servi. Un balai s'était figé dans son ramassage d'invisibles saletés sur une pelle. À côté, deux petites souris étaient assises. Un chat noir les observait avec calme.

– Les figurines sont en cire, dit madame Scotsman.

Dans le cellier, des quartiers de viande, des jambons et des lapins dépiautés, en cire également, étaient suspendus à des crochets. Sur les étagères, des bouteilles fermées par des bouchons avaient une allure prometteuse. Était-ce du vin ? Il y avait aussi des petites boîtes à gâteaux en métal, des tresses d'ail, un panier à légumes, deux têtes de chou, des pots de confiture ou peut-être de miel.

Au-dessus se trouvait le salon. Les parois étaient tendues d'une tapisserie en soie saumon avec un motif discret. Il y avait des commodes sur lesquelles étaient disposées des séries de photos de famille, et deux tables, dont l'une très grande, sculptée. Les chaises étaient en désordre, le couvercle du piano, ou peut-être du clavecin, était relevé comme si le concert du soir s'était terminé à l'instant et que tout le monde venait de passer au jardin pour se détendre avant le dîner. Aux murs, les tableaux restituaient en quelques traits de vastes espaces. Sur la seconde table, plus petite, près de la cheminée, traînaient des journaux – si l'on y regardait de plus près, on pouvait en lire le nom : *Daily Mail* –, mais il y avait là également un album de photographies qui semblait tellement réel qu'on avait envie de le prendre avec précaution entre deux doigts pour découvrir à la loupe les visages des personnes captives des clichés. Plusieurs cartes postales et des ciseaux étaient posés à côté. De là, un escalier menait à deux chambres à coucher. L'une petite, sombre, avec un lit étroit, une armoire pour les vêtements et une coiffeuse ; dans l'autre, la propriétaire de ces lieux en contre-plaqué se tenait immobile. Petite poupée en cire vêtue d'une robe en

dentelle à la couleur passée, elle était debout près d'un lit cosu à baldaquin. Ses cheveux clairs étaient relâchés sous un nœud décoloré. Son visage aux bonnes joues, presque totalement blanc avec des sourcils très marqués, semblait pensif. Cela me donna à réfléchir, mais j'eus du mal à qualifier cette expression qui m'était bien connue. Au pied de la figurine se trouvait un petit parapluie bleu. Des chapeaux traînaient sur le divan en peluche. Sur la coiffeuse, devant le miroir en feuille d'étain s'alignaient des petits pots et de minuscules flacons.

Au-dessus des chambres, sous le toit pentu de la maisonnette en contre-plaqué, il y avait une chambre d'enfant et un grenier rempli de boîtes à chapeau, de meubles endommagés, de coffres. Dans la chambre d'enfant, auprès d'un cheval à bascule se trouvait une maison de poupée miniature, mais son agencement, cette imitation d'une imitation était tellement minuscule, tellement faussement figurative, qu'elle échappait à toute perception et que ses formes s'estompaient.

Avec précaution, mon hôtesse fit asseoir la poupée sur le lit. Ce fut le seul geste qu'elle s'autorisa.

– Elle a eu trois maris, dit-elle à son propos. Le premier a disparu, il s'est volatilisé. Elle en a donc pris un deuxième, mais ce dernier a perdu une jambe, aussi en a-t-elle fait son jardinier. Son troisième époux a également mal tourné, il a sombré dans l'alcool pour finalement s'en aller.

Cette histoire me parut vraisemblable uniquement parce que, elle, elle y croyait.

– Tu peux venir ici quand tu en as envie, ajouta-t-elle pour finir.

Je n'osai pas. Je restai allongée sur mon lit à recréer de mémoire cette imitation du monde en contre-plaqué, détail après détail. Je jouais avec en imagination. Les deux souris de la cuisine échappèrent au chat en fuyant sous le buffet. Le soir, après le dîner, alors que je me déshabillais dans la salle de bains, j'aperçus mon corps dénudé dans la glace. Un bref instant, je fus surprise d'avoir de la poitrine ; brièvement j'avais cru avoir un corps maigre, un torse plat de fillette. Après cela, j'observai mes mains avec étonnement à la lueur laiteuse de mon écran d'ordinateur.

Au cours des derniers jours de juin, le temps devint ensoleillé et venteux. Je n'avais plus envie d'écrire. Je restais assise sur la terrasse à me chauffer au soleil. J'observais les oiseaux et les lapins peureux avec des jumelles. À plusieurs reprises, je la vis, elle. Elle poussait une grande roue en métal devant elle avec un bâton. Elle était coiffée d'un chapeau bleu attaché sous le menton par des rubans soyeux.

Les nuits devinrent approximatives, sans intérêt, fugaces. Le crépuscule se transformait immédiatement en aube. À l'ouest, les lueurs roses ne disparaissaient pas. J'avais perdu tout sens de l'orientation. Je ne savais plus où se trouvait l'ouest dans le ciel, ni où était l'est.

Le double fictionnel de l'auteur

Une petite erreur s'était glissée dans la monographie sur son œuvre qu'il venait de commencer à lire en prenant son café du matin. Son roman *Les Yeux ouverts des choses* avait été publié en 1982 et non pas en 1984. Allez savoir pourquoi, l'auteur de l'étude avait omis la première édition, publiée hors de Pologne pour échapper à la censure. Il corrigea au crayon à papier avant d'allumer sa première cigarette. Il ne lui en restait plus que quatre, il devait se restreindre. Le médecin lui avait dit qu'à son âge il devrait arrêter de fumer complètement. Lui savait pourtant que, sans cigarettes, il ne pourrait pas écrire. Une corrélation étroite existait entre l'aspiration de la fumée et l'écriture. Lorsque la fumée envahissait ses poumons, elle activait simultanément sa mémoire, probablement parce que la fumée et la mémoire étaient de même nature. Elles étaient des volutes fugaces qui s'enroulaient de façon impromptue en cercles, arabesques, ordonnancements transparents de strates qui persistaient à peine dans leur structure fallacieuse avant de disparaître à jamais. Par une sorte de miracle inouï, avec une once de concentration, il était possible de transformer cette fugacité en mots et en phrases.

Il tourna plusieurs pages quand, brusquement, son attention fut attirée par : « Le héros de ce récit bouleversant, alter

ego de l'auteur, porte les mêmes nom et prénom, habite à la même adresse que lui : Varsovie, à l'arrière de l'Avenue. » Il relut plusieurs fois en aspirant de la fumée. Il se rappela l'époque, il y avait vingt ans de cela, où il écrivait *Les Yeux ouverts des choses*. Une époque terrible, désespérante. La fin du monde semblait proche, et pourtant tout se termina bien. Mais que veut dire bien ou mal, songea-t-il en lançant un regard prédateur aux quatre cigarettes qu'il lui restait pour la journée ? Écrire était aisé, en ce temps-là. Un désespoir indéfini, un sentiment de médiocrité et d'absurdité favorisaient un certain panache, maternaient tendrement les mots, nourrissaient les paragraphes, dévoilaient les secrets de relations peu réalistes voire rêvées, servaient des images toutes prêtes, comme sur un plat. Désormais, tout était factice, y compris lorsque, vu de l'extérieur, cela pouvait sembler avoir de la consistance. Mais voudrait-on en livrer une description qu'il faudrait se frayer un chemin à travers plusieurs couches de détritits, par la trame délavée des événements, la succession d'instantanés. La normalité n'était pas intéressante, elle était tissée de problèmes insignifiants, de détails dérisoires qui, chaque matin, se déversaient des journaux tels des grains de sable, pour aussitôt se couvrir de poussière.

Samborski se leva, regarda ses cigarettes et décida de sortir. Il enfila juste sa veste, le temps était magnifique. Il prit le chemin habituel, par les cours intérieures et les passages entre les immeubles, pour atteindre la rue principale de sa ville où il tourna vers la place de l'église pour aussitôt se retrouver dans son café favori. En route, il fut salué par plusieurs personnes dont un couple de jeunes gens avec des sacs à dos. Ils s'étaient arrêtés en le voyant et restèrent ainsi lorsqu'il leur répondit par un sourire en les dépassant. Pareilles rencontres étaient agréables, mais pas complètement. Elles lui rappelaient qu'il était tout le temps lui-même, qu'il ne pouvait plus devenir un autre. Que certaines personnes, par exemple ces jeunes gens aux sacs à dos, avaient devant elles des possibilités infinies, tout un tas de rôles à endosser, un grand panier d'œufs surprises. Elles pouvaient encore devenir qui elles voudraient. Ce n'était plus son cas à lui. Il était un homme qui s'était réalisé. Il alla jusqu'à penser « fini » et, à ce moment-là, quelque chose d'extrêmement désagréable le

frôla. Un effluve sentant l'air froid et moisi d'une cave. Il lui arrivait d'avoir l'impression qu'une plaque en fonte était fixée à son front : « Stanisław Samborski, écrivain ». Exactement comme maintenant, tandis qu'il entra dans le café. Tous les regards se tournèrent discrètement vers lui, mais, dans cet endroit, on était habitué à sa présence. L'intensité du bruit de fond habituel resta la même. Il passa au comptoir, échangea des sourires chaleureux avec les serveuses puis s'installa à une table. Il commanda son « petit déjeuner noir » : un café et un paquet de cigarettes (de sorte que les quatre sur son bureau lui suffiraient jusqu'au soir). Une serveuse qu'il connaissait lui servit spontanément deux toasts aux œufs, ses préférés. « Il vous faut manger quelque chose qui tient au corps, le matin. » Il ne protesta pas, prit le journal pour le lire tranquillement, conscient qu'il se trouvait au centre du monde.

L'autre, il le rencontra dans la cage d'escalier, devant sa propre porte, penché à triturer le trou de serrure. Pendant une longue minute, grosse et grasse comme une mouche, il n'en revint pas de surprise. À première vue, l'autre lui semblait familier voire davantage ; de façon écœurante et pénible, il lui ressemblait comme un sosie. De rares cheveux gris coupés en brosse, un teint terreux, un corps chétif dans une veste à carreaux, de bonnes chaussures quoique usées. L'écrivain Samborski voulut l'interpeller, mais à l'instant même le verrou cliqueta, la porte s'ouvrit, et l'autre, sans un mot, pénétra dans les profondeurs de l'appartement. Perturbé, Samborski le suivit. L'autre l'ignora superbement. Il s'installa au bureau devant la monographie pour se mettre à lire, un crayon à la main. En marge, il notait des remarques, soulignait des phrases entières. Avec dégoût, il repoussa le cendrier, puis il jeta les quatre cigarettes restantes à la poubelle. Lorsque le téléphone sonna, Samborski n'eut pas le temps de l'atteindre, l'autre attrapa l'écouteur d'un geste assuré et, étirant le mot, répondit « Ouiiii ? ». À l'écoute de la personne à l'autre bout du fil, son visage prit un air concentré, la ride de son front se creusa jusqu'à donner à son visage une expression sérieuse, tragique même. Après un silence, il déclara : « La littérature est un défi. Elle est seule à pouvoir déterminer les limites de l'existence humaine et, par ailleurs, à doter celle-ci d'une dimension transcendante. La vie en soi, c'est trop peu. Merci

de m'envoyer le texte pour que je le valide », puis il reposa l'écouteur. Ensuite, il appuya le front sur sa main, resta silencieux un moment, puis il se leva pour faire les cent pas dans la pièce, les mains dans le dos. À ce moment précis, Samborski se mit à le haïr.

Il était étrange que l'autre ne mange pas. Il ne faisait que boire du café. Par la suite, il apparut qu'il biberonnait aussi de la vodka. Samborski l'aperçut un matin dans son café, assis à sa table, entouré de jeunes gens qui le fixaient d'un regard admiratif. Samborski s'arrêta dans la rue pour observer le spectacle par la grande vitre. L'autre parlait, le mouvement de ses mains traçait des configurations indéfinies. Il fronçait le front, se taisait un instant, pensif, pour se frotter le menton avec un geste que Samborski ne connaissait que trop bien. Ensuite, il levait le doigt comme une institutrice d'école maternelle et poursuivait son laïus. Tout d'abord, Samborski voulut entrer. Évidemment, pour faire un esclandre : parce que c'était sa table, son fan-club d'étudiants, mais aussi son geste de la main sur le menton ! Il avait presque atteint la porte, fou de rage, quand il vit que l'autre portait à ses lèvres un verre de vodka dans un mouvement quelque peu théâtral pour l'avaler cul sec. Les yeux des étudiants s'arrondirent d'admiration tandis que l'autre, sans même croquer quelque chose pour faire passer l'alcool, continuait à pérorer. L'écrivain Samborski ne buvait pratiquement jamais de vodka. Non pas qu'il n'eût pas aimé le faire – oh que si ! –, mais parce qu'il ne pouvait pas. Dans un pays où tout le monde boit jusqu'à plus soif, il était un abstinent de naissance. Un petit verre bu cul sec lui donnait des nausées. « Ivrogne », grogna-t-il pour lui-même, mais, de fait, il ressentit une admiration au goût amer. Bouleversé au plus haut point, il dépassa son café pour aller plus loin. Il y avait là un petit bar où, au bon temps du communisme, on servait uniquement des plats simples, bon marché, à base de lait et de pommes de terre, mais qui, désormais, était devenu un pub. Il s'installa dans un coin, commanda une petite bière et alluma une cigarette. Il observa des jeunes gens aux cheveux coupés court, avec des chaînes autour du cou, qui, penchés les uns vers les autres, parlaient tout bas. Une serveuse, à la peau brunie par des séances au solarium, lisait une revue illustrée d'un air blasé. La radio diffusait une